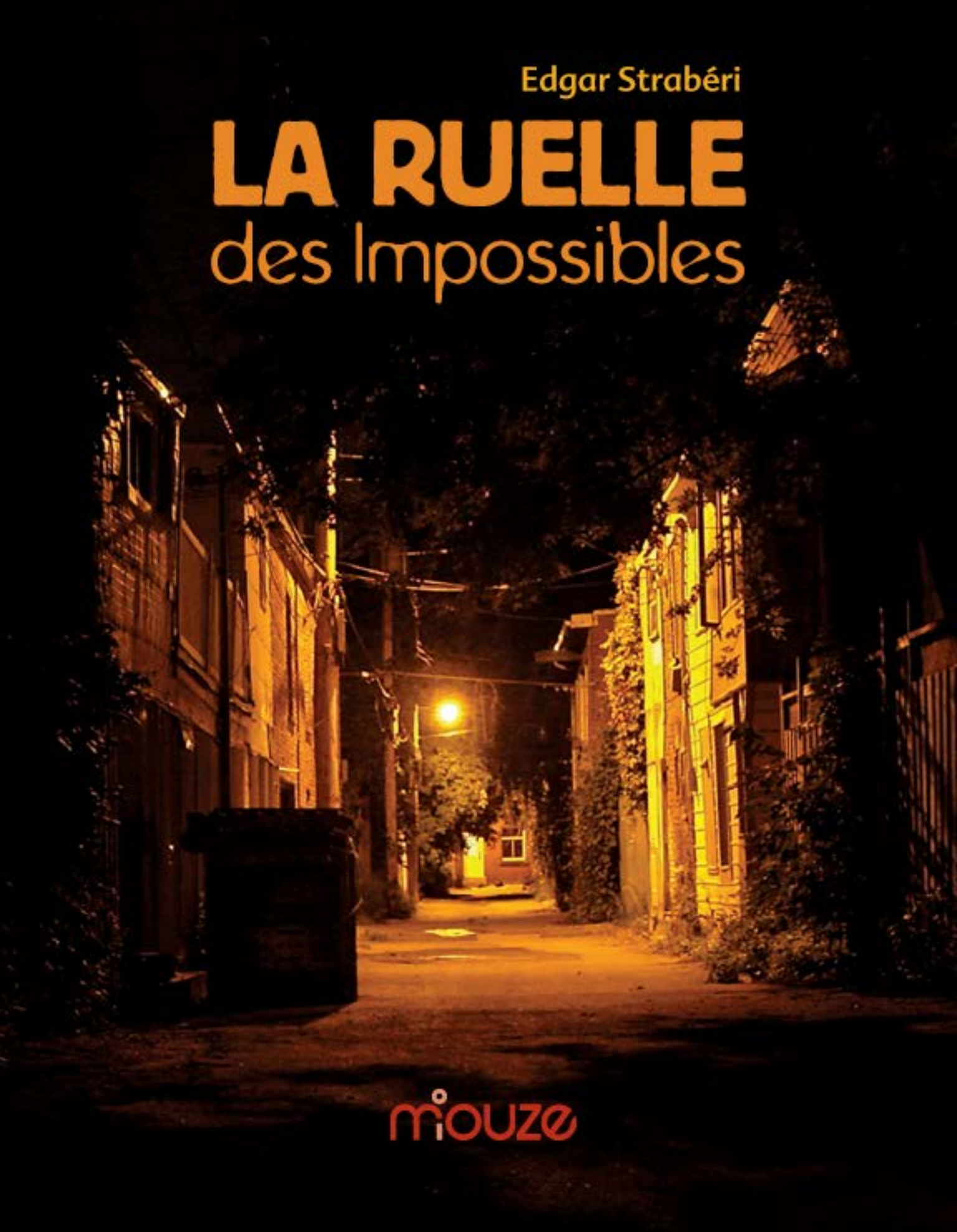
Edgar Strabéri

LA RUELLE des Impossibles



mouze

Strabéri, Edgar 1973-
La ruelle des Impossibles : nouvelles

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Canada, 2013

© *Miouze, Edgar Strabéri, 2013*

ISBN 978-2-9813727-0-3 (ePub)
ISBN 978-2-9813727-1-0 (PDF)

miouze.ca
Montréal, Québec, Canada

Image en couverture : La ruelle des Impossibles, Edgar Strabéri

À Adnane.
De tes iris féconds naissent
les plus belles histoires.

Pro, l'ogre

Ô, barge !
Gave-moi d'insomnie,
je te créerai un royaume irréel !

1

Ces choses que les fous taisent

Toujours un mot plus haut que l'autre, mais jamais le bon. Le discernement n'est pas l'apanage des fous, l'emportement l'emporte haut la main, et comme une claque, les guide vers la camisole.

La came isole, c'est bien connu. À moi, elle m'a fait connaître la claustration, court-circuité mes cellules pour ensuite me conduire en une d'isolement. Ayant outre-fait la fête pendant une nuit sans fin, je me suis fait remettre à l'ordre dès les lendemains. J'ai été élu fou par acclamation pour cette mauvaise pièce où j'ai déclamé l'irréel dans des rituels déconnectés. Délire paranoïde. Quel beau titre et quelles belles remarques à exhiber dans un dossier médical.

Des foutaises ?

J'étais fou, certes, mais je n'étais pas fou pour autant. J'en avais, du discernement. Un poisson pris dans un étau ne peut que se débattre pour retourner à l'eau.

J'ai appris à nager. Pour sauver mon dossier, bien des détails ont été noyés, j'évitais les fuites et les débordements. Je croyais savoir quelle était la goutte qui pourrait faire déborder le vase pour me faire plonger dans l'éternel internement. Pour en finir avec les histoires des psy, je leur ai souvent dit ce qu'ils voulaient entendre :

des foutaises...

Aux yeux de la loi, c'était moi le fou. Thèse claire : le roi et la reine menaient le jeu et la tour ne baissait jamais ses gardes. Je faisais cavalier seul devant des pions aussi froids que le marbre. Ce jeu, voué à l'échec, en valait quand même la chandelle. Le feu sacré m'animait encore malgré la panne de carburant qui mettait mon cerveau en état de veille. Je bouillonnais intérieurement devant la décevante condescendance des médecins et leurs explications bêtes, générales, lues dans les livres, et qu'il ne fallait jamais contredire...

Des foutaises.

Une impression de me faire imposer une maladie me dictait la marche à suivre. Pour ne plus me sentir coupable, j'allais être classifié et excusé de ma folie grâce à une hostie, bénie par des scientifiques dans une usine au cachet douteux.

Réformé par un groupe de médecins me rendant volontairement hypocondriaque, mon corps et mon cerveau allaient être blanchis jusqu'à leur pureté la plus plate et drabe. J'allais redevenir un être qui pouvait devenir. Selon eux, j'avais de l'avenir.

Des foutaises...

Ainsi, j'ai su taire toutes sortes de choses devant mes juges, de mes idéaux les plus saugrenus aux foutaises les plus signifiantes. J'ai tu ma colère face à moi-même, stagnant. J'ai tu la manière dont je voyais le monde : vivant. J'ai tu mon dégoût de ma propre personne. Je me suis tu en personne, devant ceux qui voulaient que je parle. Parce que ma maladie exigeait que je me taise, parce qu'une psychose impose l'omerta. Sinon, raconter n'importe quoi,

des foutaises...

Ça ne m'aura pas servi... Tuer mon ego de cette manière équivalait à un suicide à petit feu. Je suis devenu l'être humain qu'ils voulaient que je sois, soit ! Mais de ne rien régler n'aura rien changé.

J'invente toujours l'irréel. Je suis du fait devenu auteur : un métier à ma hauteur, un prétexte à la fabulation. Je n'invente plus ma vie, je crée celle des autres. Je m'accroche à de simples fils et j'y tisse une toile complexe et satisfaisante.

Et d'après vous, pour ne plus jamais se taire, pour sauver son fragile équilibre tout en sacrifiant au passage quelques personnages, pour toujours demeurer fou, que voudriez-vous qu'un auteur écrive ?

C'est très clair : des foutaises !

True[1]

J'ai plus d'un trou[2] dans mon sac.

[1 et 2] : (C'est fou comme le fait de déplacer une seule lettre peut nous faire perdre nos moyens...)

2

Mises à pied

Lou habitait depuis trois ans déjà un petit studio dans la ruelle des Impossibles. Les soirées captivantes se succédaient au rythme des musiques chaudes et du vin rouge dans ce coin de Montréal qui respirait Montmartre. Jasmine et lui vivaient d'un amour intense. Entre les voyages et les projets artistiques, la vie était douce et passionnée.

Mais alors que les mois passèrent, Lou eut de plus en plus de mal à quitter Jasmine ces journées où la belle retournait dans son petit trois pièces et demie de la rue Montar. Insécure et possessif, il croyait que d'avoir Jasmine près de lui pourrait lui donner une liberté et une tranquillité d'esprit. Il réclamait donc sans cesse la présence de la femme au parfum enivrant, comme si son absence le privait de sa propre joie de vivre.

Jasmine venait de très loin. Son père possédait un hôtel, et elle avait habité jusqu'à l'âge de ses 20 ans une des chambres donnant sur la piscine.

Autonome et libre, voguant entre la mer et l'eau chlorée de l'hôtel, sans restriction et sans obligation, elle avait acquis une indépendance qu'elle avait l'impression de perdre au contact de Lou qui semblait vouloir l'emprisonner dans une vie sans surprise.

Pourtant, c'était Lou qui était le plus affecté par la situation. Il était persuadé que Jasmine rêvait d'être ailleurs. Où ? Il lui était difficile de le dire. À l'hôtel de son père ? Avec un autre homme ? Simplement seule ? La pression qu'il s'imposait avait justement de quoi faire fuir toute femme aspirant à l'évasion.

Mais ce fut lui qui la quitta. Sans raison valable, il lui annonça en pleurs qu'il en avait assez et qu'il était préférable pour lui de redevenir tout simplement célibataire.

Il avait beau dire, sa pensée était toute autre. Il était torturé, car il aimait Jasmine comme jamais il n'avait aimé aucune autre femme. La rupture fut douloureuse. Lou pleura longtemps entre les bras de Jasmine, tentant de lui exprimer sa détresse.

— Je t'aime, mais je dois te quitter. J'ai l'impression de perdre à chaque fois un morceau de moi-même, lui dit-il.

— Ne perds pas tes morceaux pour moi. Trouve plutôt la bonne pièce, celle qui te rendra heureux.

— Je te jure que je perdrai tous mes morceaux pour toi, de toute façon, je viens de perdre le plus important de tous.

Après cette soirée, ils se revirent quelques fois, firent mine d'être devenus de bons amis et finalement, avec le temps, les visites s'estompèrent. Jasmine resta célibataire et Lou tenta désespérément de retrouver l'âme soeur de son côté.

Il se maria avec une Américaine du nom de Birks, riche, mais froide. L'union dura à peine deux mois. Lou n'aimait guère le fait de vivre dans un univers artificiel. Un soir, il ne revint pas du bureau. Il lui avait laissé un mot et son alliance.

Il loua une chambre d'hôtel et y passa la nuit.

Le lendemain matin il fut pris d'une peur bleue quand il se rendit compte qu'il lui manquait un doigt. Son annulaire, le doigt où il avait porté son jonc, avait disparu. Aucun sang, aucun mal. Qu'un doigt manquant.

Pas très rassurant pour un gaucher.

Cela ne l'empêcha pas de tomber amoureux de l'infirmière qui l'accueillit à l'urgence où il se rendit

pour faire vérifier son état. La femme avait la main pour guérir les blessures physiques et psychiques. Il partagea sa vie durant plus d'un an.

Son métier d'infirmière était toutefois exigeant et elle s'absentait très souvent. Lou commença à avoir des aventures et bientôt la quitta pour vivre sa vie de Don Juan.

Un soir où il avait fait la tournée des bars, il revint chez lui ivre mort. Il fut surpris de constater au matin que sa main gauche était disparue. Une femme était étendue nue à côté de lui. Il apprit au petit déjeuner qu'il l'avait payée pour ses services. Il devint ce matin-là le conjoint d'une prostituée, ce qu'il trouva fort pratique puisqu'il avait perdu sa main...

Toutefois, Lou, infidèle, exigeait illogiquement l'exclusivité. La prostituée fut vite remerciée, sa main gauche à elle servant à saisir trop de draps. Elle lui réclama trois mois de salaire, prétextant qu'il l'avait toujours utilisée comme un objet. Elle inventa une histoire de fraude et le traîna devant les tribunaux.

La nouvelle et ravissante avocate de Lou s'enticha du malchanceux accusé. Ce qui fut une bénédiction car, ayant perdu, au sens figuré, son bras droit, Lou avait du mal à accomplir les tâches quotidiennes. Hélas, comme la justice a souvent le bras long, il se

retrouva sans le sou et remercia la gourmande d'un doigt d'honneur bien senti... Majeur qu'il perdit le lendemain d'ailleurs.

Peu lui importait d'avoir perdu son majeur puisqu'il s'unit peu de temps après avec une mineure. Quelle mauvaise idée ! L'amour, on le dit souvent, rend aveugle. Son manque de jugement lui coûta les yeux de la tête.

Ce fut avec la porte-parole de Mira qu'il passa les deux années suivantes, un top modèle du prénom d'Antoinette. Privé de ses yeux, il ne pouvait même pas la contempler alors que tous les hommes autour s'extasiaient de la splendeur de sa nouvelle conquête. Il eut l'impression que tous ces admirateurs la dévoraient des yeux et conspiraient pour lui ravir Antoinette. Elle lui fit carrément perdre la tête.

Sans bras ni tête, il se demanda alors par quel phénomène il pouvait bien être encore vivant. Il regrettait Jasmine, se disant qu'en fin de compte, il aurait dû lui donner plus de liberté, peut-être aurait-il conservé sa tête.

Devenu un être étrange dont plus aucune femme ne voulait, Lou se consola avec le mannequin sans tête de la vitrine de *Lulu Lemon*, rue Saint-Louis-de-France. Après un top modèle, pourquoi pas un

mannequin, ce n'était pas si différent. Il la quitta à son tour quand elle fut transférée à la succursale du centre-ville. Il ne voulait pas être déraciné de son quartier, disait-il. Il en perdit quand même son tronc.

Cela lui fit une belle jambe, tout ce qui le rendit confortable ensuite fut une paire de bottes fuchsia oubliée dans une des loges d'un cabaret burlesque du Quartier Latin et qui voulut bien l'enlacer tendrement de ses lacets rose bonbon.

Après quelques semaines de marche sous le soleil de juillet, Lou ne put simplement plus les sentir. Elles empestaient, ne pensaient qu'à prendre leur pied et à aller danser, s'en revenant chaque matin à la maison en titubant.

Il les abandonna un samedi, dans la ruelle voisine de la ruelle des Impossibles, comme une vieille paire de chaussettes. Cette dernière rupture lui scia littéralement les jambes et il perdit pied pour la dernière fois. Le droit.

Il se rappela alors le jour où il avait quitté Jasmine. Il s'était levé du mauvais pied ce matin-là, le gauche, ce même pied gauche qu'il était finalement devenu par il ne savait quelle magie. Il regretta ce matin lointain où il était sorti de la chambre sur la pointe des pieds, la laissant à ses interrogations pour ensuite lui annoncer bêtement sa mise à pied.

Il ne refit jamais de nouvelle rencontre, il se dit qu'au bout du compte, il lui était impossible de rendre une femme heureuse en aimant ainsi comme un pied.

Il revint à cloche-pied dans la ruelle des Impossibles, monta sur une borne de ciment et, faisant face à son ancien studio, s'imagina avec Jasmine, comme autrefois, bougies allumées, riant devant un verre de rouge et lui effleurant sensuellement la cheville avec son gros orteil sous la table.

Les deux œufs dans le même trou

Au petit matin,
l'amertume du café
porte solidairement un toast
à mes yeux brouillés.

3

Charme arabica

Gustave se leva d'assez bonne humeur ce matin-là. Vers neuf heures le soleil avait remplacé l'ondée rafraîchissante et les odeurs de végétation humide se mêlaient à celle de son deuxième café de la matinée. Il prévoyait profiter pleinement de ce magnifique samedi même si sa conjointe Katrina était à près de 6 000 kilomètres de lui.

« Elle doit justement en ce moment prendre une pause espresso d'après-midi sur une magnifique terrasse à Paris », se dit-il. Elle était en fait partie sur le vieux continent pour présenter sa fameuse découverte en chirurgie oculaire au laser, fruit de plusieurs années de recherche. Il but sa dernière gorgée de café à sa santé quand la sonnette de la porte se fit entendre.

Une boîte.

Après avoir remercié le livreur, Gustave s'empressa de défaire son colis. Se pourrait-il que cette journée en soit une parfaite ? Enfin, il recevait sa machine espresso dont il avait tant rêvé, son joujou qui cadrait parfaitement dans la thématique du moment et qui allait parfaire son plaisir épicurien en cette matinée lumineuse.

Cet achat fait sur Internet et qui provenait étrangement d'une petite annonce de la Nouvelle-Orléans allait lui procurer de douces matinées pour trois fois rien. Une aubaine. Cette merveille fut nettoyée et branchée en quelques minutes.

La machine trônant fièrement sur le comptoir de céramique avait un air de grand colonel qui se serait paré d'une armure d'acier inoxydable futuriste, ne laissant voir que ses yeux à travers un casque noir. D'une main il aurait pu tenir une épée et de l'autre un bouclier. Son armure était parfaitement lisse et étincelante aux rayons du soleil qui entraient par la fenêtre de la cuisine. Un écran carré qui le regardait en lui ordonnant de satisfaire sa soif de goûter à l'arôme divin d'un café parfait.

Il se dit qu'un troisième ne ferait que lui donner un élan de plus pour plonger dans une journée qui s'annonçait palpitante. Il regretta toutefois que Katrina ne soit pas avec lui pour déguster le premier

café de cette petite merveille. Sa Saeco Incanto Sirius le regardait avec dans son oeil l'inscription : *Choisir un produit, machine prête.*

Gustave appuya sur *Espresso...*

Le breuvage qu'il goûta fut d'une perfection exquise. Une mouture exacte et une pression étudiée avaient fait de ce café un nectar plus délicieux que tout autre dégusté auparavant, si bien qu'il fut tenté de goûter aux autres options qu'offrait le militaire casqué.

Il s'offrit donc un cappucino avec une crème onctueuse et bien sûr un soupçon de cacao. Il le but tranquillement tout en lisant le manuel d'instruction qui lui faisait découvrir les mille et une vertus de son nouvel allié qu'il surnomma *Colonel Sirius*.

Parcourant quelques pages, il apprit comment choisir parmi les différentes options pour fabriquer des cafés qui ressembleraient à ce que Gustave pouvait appeler des fantasmes gustatifs. Il entreprit de faire quelques tests en produisant des amalgames différents à chaque fois. Mouture, pression, mousse...

Un travail de barista rendu facile par de simples pressions du doigt.

Chaque café surpassait le précédent et jamais Gustave n'aurait osé jeter ces tasses de pur bonheur.

Il les buvait toutes, jusqu'à la dernière goutte, si bien que vers onze heures, il dut prendre une pause tellement ses mains tremblaient. Il avait bu près de neuf cafés.

Il décida d'arrêter là ses tests et d'astiquer l'acier inoxydable du Colonel Sirius. En essuyant l'écran tactile, il accrocha par erreur la commande de l'horloge. Les yeux dans le casque étincelant indiquaient à nouveau neuf heures.

Et en essuyant l'autre coin de l'écran, il déclencha par mégarde la torréfaction d'un succulent espresso double.

Il était maintenant midi et demi, mais la seule horloge que Gustave regardait maintenant était celle du Colonel Sirius qui indiquait dix heures trente. Gustave ne ressentait pas la faim, il avait plutôt des nausées et des palpitations que lui avait causé l'absorption d'autant de caféine.

Il regarda le Colonel avec un drôle d'air, comme s'il devait lui jeter le blâme, tout en se sentant stupide de ne pas assumer ses propres décisions. Sur l'écran il était écrit : *Vider le bac à marc.*

Il s'exécuta aussitôt.

En remettant les pièces en place, il entendit le ronronnement de satisfaction du Colonel. Le son

du contentement de son nouveau colocataire fut un plaisir pour Gustave. Mais du même coup, la machine broya une portion de café. Gustave s'empressa de placer une tasse sous le robinet pour ne pas que le café se répande dans le réceptacle et dans la machine.

Il regarda la tasse se remplir et sentit l'odeur de ce qui semblait être le café le plus parfait qu'ait pu connaître l'humanité. Il se surprit à avoir hâte de goûter à la version améliorée de son breuvage favori.

Il ajouta un nuage de lait à sa petite tasse et le dégusta comme si c'était son premier café de la journée.

Le Colonel Sirius indiquait quinze heures et Gustave n'était toujours pas sorti de la maison pour profiter du soleil radieux qui éclairait la nature d'un voile scintillant.

Chaque fois où il prévoyait quitter sa cuisine, l'œil du colonel lui dictait une nouvelle commande.

Remplir le réservoir

Remplir le réceptacle à café

Rinçage

Fermer la porte...

Chaque fois, Gustave s'exécutait et, chaque fois, le Colonel ronronnait et lui coulait un café meilleur que le précédent.

Gustave devenait toutefois de plus en plus méfiant, soupçonnant la machine de l'asservir, mais après tout café délicieux qu'il dégustait, il se ralliait au guerrier casqué et acquiesçait à ses demandes.

Il passa sa journée à s'occuper du Colonel Sirius et à revoir l'aménagement de la cuisine, déterminé à créer une ambiance conviviale pour passer plus de temps avec ce dernier. Il devenait en même temps de plus en plus agité, marchant en rond entre le frigo, la table et la machine à café, se parlant à lui-même et planifiant ses journées à venir en fonction de ses multiples dégustations.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Il resta dans la cuisine, faisant la navette entre le Colonel et la table, où, dans ses pauses, il s'assoyait pour griffonner des bouts de phrases qui devenaient de plus en plus incohérents à mesure que l'heure avançait.

Au petit matin, l'oeil du Colonel Sirius indiquait dix-neuf heures. Gustave ne se rendit compte de rien, car il avait fermé les rideaux et les volets de sa cuisine.

Deux jours passèrent au rythme des percolations sous haute pression. Gustave ne quittait jamais la cuisine si ce n'était que pour ses trop fréquentes pauses pipi. Il n'était pas rentré au travail et ne comptait pas le faire non plus, ayant perdu toute

notion du temps. Sa seule alimentation se résumait à des biscottis, des biscuits aux amandes, du chocolat noir ou tout ce qu'il pouvait trouver qui se mariait au café.

Il commençait à se couper du monde extérieur, son univers se réduisant à sa cuisine et au Colonel Sirius. Avec l'esprit ainsi troublé par une surdose de café, il commença à trouver le Colonel un peu trop exigeant. Aux yeux de Gustave, il prenait de plus en plus les allures d'un être intelligent, un fin stratège, un guerrier sans pitié. Il devait se libérer de son joug, être plus malin que lui.

Son rêve de toujours devenait maintenant son pire cauchemar. Il fallait passer à l'action !

Il alla chercher son pistolet au deuxième étage et le rapporta à la cuisine. Le Colonel Sirius inscrit à l'aide de son oeil malin : *Remplir le réservoir.*

Gustave plaça six balles dans le réservoir en se disant :

— Allez, nargue-moi ! Tu verras qui ne répondra plus à aucun ordre bientôt !

L'oeil digital indiqua : *Machine prête, choisir un produit.*

Gustave, furieux et agité, fit tourner le barillet qui s'arrêta sur une des balles. Il était prêt à faire feu. « Je

l'ai choisi, mon produit ! » lança-t-il à voix haute au Colonel.

Le Colonel se mit à vibrer et un nectar divin coula à nouveau dans la tasse de porcelaine. Son oeil inscrivit : *Vider le réservoir.* Gustave vida son chargeur...

Quand Kristina revint de Paris, elle chercha son mari dans toute la maison, mais ne le trouva pas. Arrivée à la cuisine, elle vit la superbe cafetière espresso que Gustave avait commandée quelques semaines auparavant. Elle brillait au soleil de son armure d'acier inoxydable tel un petit Colonel prêt à satisfaire tous ses fantasmes gustatifs.

Elle ne remarqua pas les traces de sang sur la poignée de la porte de la cuisine, et ne vit pas le corps de son mari suicidé étendu sur la terrasse.

Un écran carré la regardait en lui ordonnant de satisfaire sa soif de goûter à l'arôme divin d'un café parfait. Elle décida d'accepter l'invitation, mais regretta toutefois que Gustave ne soit pas là pour déguster un café avec elle.

La Saeco Incanto Sirius la regardait avec dans son oeil l'inscription : *Machine prête, choisir un produit.*

Péché mignon

La créativité est la mère de tous mes vices.

4

Peau lisse !

J'allais seulement m'inscrire au gym au coin de ma rue, vous savez, ce genre de gym pour matantes avec un léger surplus adipeux. Bon, j'ai mes raisons : y a ma raison, et y a le reste... Le reste ! je devrais plutôt dire : ce qu'il en reste... Une fille a beau être pulpeuse, une bouteille d'Orangina n'attire pas beaucoup d'assoiffés dans un cinq à sept.

Pourquoi ? Parce que.

Parce que la bouteille forme la bouteille, et que le cul de cette bouteille n'attire pas le lit et n'amasse que la lie. C'est cette évidence qui me suit dans mon métier très *night life*, métier qui est aussi ma vie. Voilà d'ailleurs pourquoi les travailleurs autonomes ont aussi besoin de cardio : pour survivre à la jungle urbaine et se reproduire.

Quarante-cinq ans et deux enfants plus tard, le besoin d'adrénaline est proportionnel aux verres consommés dans des lancements qui s'éternisent. C'est là une équation qu'Albert Enstein n'avait pas prédite. Quand un plus un égale zéro, il est temps d'ajuster nos calculs et de tromper la loi des probabilités.

Le gym pour matantes avec un léger surplus adipeux offre un confort mental inégalé pour ne pas se surpasser. C'est la solution miracle pour toute femme libre. Sans compétition et sans suspicion... Ne pas être observée par le mâle en situation de faiblesse, c'est la vérité absolue de toute tigresse.

Je venais donc tout juste de mettre la main sur la poignée de la porte du gym pour matantes avec un léger surplus adipeux quand je me suis fait mettre le grappin dessus. Un policier.

— T'as la peau lisse.

— Beurk !

— Pardon ! Tu ne crois pas que tu puisses avoir la peau lisse ?

— Non ! Franchement ! Une police qui me dit que j'ai la peau lisse pour m'aborder, j'ai vu mieux !

— Désolé, je n'y avais pas pensé.

— Ta main sur ma main, sur la poignée de porte... assez cliché, non ? Assez pour être prémédité ! Câ...

— Lisse ? J'suis pas en service... Désolé pour la mauvaise blague, mais ce n'était pas prémédité. Tu vas t'entraîner ?

— Oui... Non !

Oui, m'entraîner... l'entraîner oui... lui faire faire du cardio à ce petit noiraud. J'avais beau trouver son approche moche, mais il a fait mouche... Je n'avais même pas de carte de membre, il travaillait là, mais seulement dans deux heures.

Un policier, entraîneur à temps partiel. Ciel ! (Le septième en fait...)

Rien de mieux qu'un policier en devoir conjugal qui conjugue matraque et cardio. Une matante avec un léger surplus adipeux peut très bien en brûler, des futurs kilos en séances de deux heures. Tant qu'elle conserve sa peau lisse, le cardio se fait dans de beaux draps.

Je ne me suis finalement jamais inscrite à ce fameux gym...

Statut de la liberté

Tout le monde rêve de se libérer;
mais personne n'a la liberté de le faire.

5

La ruelle des Impossibles

La ruelle des Impossibles ne se trouve nulle part et elle peut être partout à la fois. Quand elle est quelque part, elle n'est nulle part ailleurs; mais elle peut tout de même, à l'instant où elle est quelque part, se trouver n'importe où.

Elle pourrait être chez vous au moment même où vous lisez ces lignes. Nul besoin d'habiter une ruelle, vous n'avez qu'à entrer par la bonne porte. Il y a toujours une porte verte, ouverte, quelque part.

À l'origine, l'une de ces portes singulières se trouvait à Montréal, près du parc Séléné. Elle était la porte verte, ouverte, d'une caravane gypsie, sise tout au bout de la ruelle des Impossibles. Sur cette porte, un judas avait été installé, par erreur, à l'envers.

C'était là le signe distinctif de l'entrée de l'antre d'un gitan très spécial…

Même si cette porte aurait dû être privée, tout le monde pouvait observer le gitan de l'extérieur par cet œil indiscret. Tout le monde le faisait d'ailleurs, et lui s'en foutait. Il disait avoir garé sa caravane sur le coin sud de cette ruelle parce qu'il pouvait y voir des « longueurs de Planck » dans l'arrière-cour. Selon lui : il y pleuvait des cordes « quantiques », mais seulement si sa caravane se trouvait à cet endroit précis. Il n'avait rien à faire de ceux qui l'observaient par le judas, lui, il observait les cordes... Il les étudiait.

Il est évident qu'en 2010, un gitan devenu ermite, adepte de physique quantique, de la théorie des cordes et de l'infiniment petit sous toutes ses formes, attirait l'attention. Selon les rumeurs, il espérait découvrir une faille dans l'espace-temps, une façon de voyager par ces fameuses cordes. Alors seulement, il pourrait devenir le plus grand nomade moderne, parcourant, en une fraction de seconde, des milliers de kilomètres avec sa caravane.

Certains voisins étaient fascinés par le gitan, d'autres le qualifiaient de fou. La ruelle des impossibles, à cette époque, grouillait de gens très différents, mais

d'aucun différend animés. Chacun d'eux, d'un accord informel, tolérait le gitan, devenu de l'ordinaire à ses yeux.

Mais les lois municipales étant ce qu'elles sont, l'arrondissement jugea que cette « installation », avec ses roues et ses décorations, ne devait pas rester là. On devait vite faire disparaître cette caravane pour permettre la construction d'un nouvel immeuble.

Le gitan tenta, tant bien que mal, de défendre ses droits, mais la Ville, très vite, lui annonça qu'une remorqueuse serait envoyée pour amener le « véhicule illégal » à la fourrière s'il ne se conformait pas au jugement de la cour. N'ayant rien à perdre, il tenta tout de même de résister. Il réfléchit longuement à une solution, en observant, comme à son habitude, les milliards de cordes qui dansaient dans la cour arrière en émettant leurs vibrations… Leurs ondulations… Leur souplesse statique…

Souplesse statique !

— Un élastique ! Ces cordes ne sont pas des cordes ! Ce sont des élastiques ! Le temps est élastique ! Il peut s'étirer à l'infini, et ainsi une seconde peut devenir des années par ces cordes ! Eurêka !

Étirer ces cordes/élastiques lui permettrait de voyager durant plusieurs heures allongées, n'étant

en fait que quelques fractions de secondes dans le temps « réel ». Impossible toutefois de trouver en quarante-huit heures le moyen de s'en servir pour allonger le temps, l'espace, ou autre concept résidant dans ces unités infiniment petites, mystérieuses... Ces élastiques.

Un savoir immense allait être perdu s'il quittait ce lieu, il en était persuadé ! L'employé de la Ville conduisant la remorqueuse ne fut pas de cet avis. Il lui jura qu'après sa pause café, la caravane serait remorquée sans faute à la fourrière municipale ! Paniqué, le gitan n'eut qu'un mot en tête : élastique. Il avait beau essayer de penser, il ne voyait qu'une seule chose : élastique.

Germa alors en lui cette idée un peu sotte d'attacher sa caravane avec de grosses sangles élastiques à la clôture du voisin arrière, imaginant la remorqueuse incapable ainsi de la tirer sur plus d'un mètre…

Ce fut effectivement ce qui arriva, mais soumise à cette tension extrême, la clôture menaça de briser. Le gitan entendit un craquement. Le bois vieilli semblait vouloir rendre l'âme, écartelé. Il fixa, pantois, impuissant, la clôture qui pliait sous la force des moteurs de la remorqueuse. À l'instant où il crut que tout était fini, il sentit un choc, puis une sensation cinétique puissante qui le projeta littéralement.

L'employé de la Ville ayant mal fixé la caravane à la remorqueuse, celle-ci fut éjectée vers la cour arrière par l'énergie contenue dans la tension des sangles élastiques. Le gitan n'eut jamais le temps d'en calculer les données, mais la vitesse et l'angle furent parfaits pour que lui et sa maison passent par une des cordes et soient aspirés par un trou noir, créant une lumière bleutée, un effet Vavilov-Tcherenkov.

Un trou noir… Il n'avait pas pensé à cette hypothèse; cette connexion possible.

Avec la corde lui servant de guide et de protection dans le long corridor obscur, et, conformément aux calculs des physiciens : étant donné la gravité démesurée de ce trou, le gitan sentit le temps s'arrêter sans que toutefois rien ne se brise. À gravité extrême, temps extrême.

Il se retrouva, avec sa caravane, attaché à une fine corde dorée, prisonnier, mais libre de toute contrainte de temps et d'espace, entraînant avec lui la ruelle et sa suite, grâce à l'attraction du trou noir. Tout ce beau monde s'y trouve toujours d'ailleurs, tous voyageant depuis avec le gitan, tous conquis par ce temps repensé, mis au goût du jour, rendu zen…

Le convoi du gitan ne s'arrête que là où il y a des *élastiques de temps*; des cordes à voyager. Juste

derrière ces fameuses portes vertes, ouvertes… Il y en a quelques-unes sur terre, le gitan sait où elles sont. Il s'y arrête en visite avec tous les habitants de la ruelle pour y vivre un court instant, devenu des années. Ils sont peut-être, au moment où vous lisez ces lignes, en train de fêter, dans une dimension près de chez vous.

Quand on entre par une porte verte, ouverte, on y trouve toujours, de l'autre côté, la porte de la caravane du gitan avec son judas inversé. Si vous y entrez, par chance, à cette fraction de seconde, étirée en journées, où le gitan s'apprête à repartir…

… attendez-vous à voyager.

Pensez vite !

Un infirmier qu'on presse
n'est plus un libre panseur.

6

Bonsaint

Emmanuel l'avait attrapé de Joseph, qui l'avait attrapé de Jacob, qui lui l'avait attrapé de Matan, qui l'avait attrapé de... enfin ! Vous voyez le topo... On disait à l'époque : « Pas facile d'aimer par les temps qui courent, le SIDA, lui, court et ne perd pas de temps. »

Emmanuel courait justement en sortant de la clinique L'Actuel. Il avait une liste longue comme le bras de gars avec qui il avait pris son pied et à qui il devait maintenant mettre la puce à l'oreille. Cette nouvelle chamboulait sa vie en lui faisant miroiter la mort : la sienne, un jour, celle d'autres hommes, plus rapidement s'il ne les rejoignait pas.

Emmanuel s'était toujours protégé, sauf avec Joseph, un accident... L'erreur fatale. « Mais ensuite ? » me

demanderez-vous. Ensuite : qui au monde aime faire une fellation à une bite recouverte de latex ? Il y avait donc toujours des chances pour qu'il l'ait transmis, si on peut appeler ça de la chance... À quelques jours de Noël, cette nouvelle n'était pas très heureuse à annoncer, mais mieux valait y aller de l'Avant, que de faire périr à Pâques. Il contacta donc ses anciens fantasmes, et aussi quelques fantômes.

Emmanuel n'eut ensuite aucune mauvaise nouvelle de ses amants. Par contre, il reçut un appel de la clinique...

— Monsieur Bonsaint ! Dr Réjean Thomas à l'appareil !

— Euh... oui, bonjour ?

— Bonjour Monsieur Bonsaint, vous serait-il possible de venir nous rencontrer à la clinique ? Nous avons eu de nouveaux résultats concernant vos analyses et nous voudrions vous en faire part.

— Euh... Oui ! Quand ?

— Vendredi, 13 h, ça vous irait ?

Ça lui allait comme un gland...

Il mit ses grands ce vendredi-là, et partit dans le gant froid, serrer la pince de Réjean Thomas. (Il accumula les lapsus, tellement il était fébrile.)

— Vous avez fait une horreur de diagnostic ?

— En fait, non. Nous avons détecté une anomalie dans votre sang et nous avons envoyé nos résultats à des chercheurs.

— QUOI ???

— Ne paniquez pas ! Ce n'est pas une mauvaise chose, au contraire ! Ils ont fait, grâce à nos échantillons, une découverte qui pourrait changer la face du monde. Vous pourriez être, en quelque sorte, un sauveur !

— QUOI ???

— Je m'explique : vous êtes bel et bien VIH positif, mais des tests ont démontré que vous avez produit un anticorps, et que le virus, chez vous, serait une bénédiction.

— Et alors ?

— Eh bien, nous aimerions faire d'autres prises de sang pour analyser la chose un peu mieux.

Emmanuel apprit de cette manière qu'il pouvait devenir le premier vaccin humain et le premier antidote au SIDA. Sa mission (s'il l'acceptait, et Dieu sait qu'il le fit) fut de faire l'amour avec le plus de gens possible. Lui, gai, mais diligent et professionnel, répandit sa bonne nouvelle dans tous les orifices où sa langue française le mena.

Il décéda deux ans plus tard, mais son gène lui survécut.

Aujourd'hui le SIDA n'est plus, grâce à Emmanuel Bonsaint qui mourut d'épuisement, le sourire aux lèvres.

Humeur mordante

Tout vampire amer rêve d'un comité de sang sur.

7

Le judas

Quelle idée d'avoir fait installer un judas sur la porte de la cuisine ! Quelle utilité devrait avoir un tel œil sur la porte de derrière qui mène au jardin, entre mon appartement et la ruelle ? L'ancien propriétaire de mon triplex avait vraiment d'étranges habitudes. Voyeurisme probablement. J'en profite aussi. C'est très commode de pouvoir regarder sans être vu.

Vous vouliez une preuve qu'une grande partie de la population s'adonne au voyeurisme ? Vous en avez deux à moins d'une minute de marche : mon voisin qui se fait appeler Didier Hasard sur Facebook et qui en réalité est un réalisateur connu a installé une caméra à la fenêtre de son salon et il regarde les gens passer dans la rue devant chez lui. Peut-être cela l'aide-t-il dans son métier, que ça lui permet de voir les cadrages autrement.

Peut-être est-il seulement pervers, comme moi.

Il y a maintenant deux ans que j'ai acheté ce triplex de la rue Letourneux, et je zieute. J'ai beau être persuadé que ce judas aurait été plus pratique bien installé sur la porte de l'entrée de devant pour voir qui passe ou qui sonne à ma porte, mais franchement je crois que j'en aurais été moins satisfait. Il me permet de fantasmer et de laisser libre cours à mon côté judas, mon moi hypocrite.

Depuis deux ans, toujours aux mêmes heures, deux fois par jour, le matin à 7 h 30 et le soir à 19 h 30, à l'heure de mes deux cigarettes quotidiennes, après le petit déjeuner et après le souper, je me permets d'épier cette femme par le judas. J'obéis à la règle que je me suis imposée, ma propre loi sur le tabac et la violation de l'intimité... J'observe la pause fumée et la femme posée, mais jamais plus que la durée de deux cigarettes par jour. C'est une loi immuable qui me sert à conserver un esprit sain dans un corps presque sain. Ce sont aussi des moments où je sais qu'elle sera là et que personne ne saura que je la regarde.

Au tout début je ne pouvais m'empêcher de la déshabiller du regard, de fantasmer sur ses seins et m'imaginer ses longs cheveux blonds tombant sur ses mamelons, les cachant partiellement comme la Vénus de Botticelli.

Le premier été, je me suis même surpris à me branler alors qu'elle se tenait là, face à mon judas, vêtue seulement d'une robe de soie qui collait à sa peau, victime d'une température ressentie de 37,5°C qui offrait ses formes à mon regard louche. J'aurais tellement voulu savoir à qui elle parlait dans son cellulaire, là, devant la porte.

Mais au fil du temps, je me suis habitué à sa vue, ses fesses fermes et ses hanches parfaites sont même devenues banales. Et j'ai su à qui elle parlait ce jour-là dans son cellulaire, techniquement nue, enveloppée par la chaleur de l'été montréalais.

Elle parlait à son amant.

Je ne le connaissais pas cet amant, mais je le détestais, j'en étais jaloux. J'en suis même venu à la détester elle aussi, femme parfaite que j'admirais tant.

Aujourd'hui je la regarde encore dans mon judas et je la déteste plus qu'hier. Je l'observe passer devant ma porte, vaquant à ses occupations de jolie femme, s'arrêtant quelquefois pour fouiller dans son sac à main ou pour parfaire le pli de sa jupe, mais elle ne me tente plus. Pire, ma tentation se résume maintenant au meurtre : j'aurais le goût d'éliminer son amant juste pour lui faire savoir qu'elle me fait souffrir et la faire souffrir à son tour.

Il est 19 h 40, j'ai terminé ma cigarette, je l'écrase dans le cendrier que j'ai placé sur une petite table à côté de la porte. C'est décidé, je passe à l'action. Depuis tout ce temps, j'ai suivi ses moindres gestes et elle n'a su que me décevoir. Je ne vois pas pourquoi je continuerais à endurer ce calvaire.

J'arrête de fumer maintenant, à 19 h 45 c'est officiel.

J'arrête aussi de regarder dans ce foutu judas. Ce fut une très belle expérience qui m'a permis de voir qui elle était réellement, mais j'en ai assez. Je ne serai pas violent, ni physiquement, ni verbalement, mais je lui ferai comprendre que son hypocrisie a été pire que la mienne. Je l'ai observée, soit, mais elle me trompe. En bon Judas, je vais la dénoncer.

Je vais demander le divorce et déménager.

Quelle idée d'avoir fait installer un judas sur la porte de la cuisine et qui mène à mon jardin où je fume mes deux cigarettes quotidiennes ! Et quel con a bien pu ainsi l'installer à l'envers ?

Ça n'a vraiment plus d'importance...

Violence conjuguée

J'affûte mon clavier, pratique mes crochets
et me prépare à apostropher.

8

Dans l'oeil de l'assassin

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait la douleur des souvenirs d'enfance qui refaisaient surface. Tous ces trajets d'autobus scolaires où les autres garçons du village avaient ri de sa bouille différente et de ses oreilles décollées en lui chantant des ritournelles peu élogieuses et le traitant de noms aussi originaux que dégradants. Il y avait la honte accumulée issue de toutes ces fois où on l'avait montré du doigt parce qu'il était issu d'une famille et d'un milieu pauvres.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait le souvenir de ces rires et de ces doigts pointés vers lui de façon répétitive au cours des années venant le hanter et lui dévorer l'âme, souvenir maintenant ravivé par les événements récents où il se sentait encore traité comme un paria.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait l'oeil assassin de sa mère, le restreignant à l'obéissance et à l'obligation de subvenir aux besoins de cette famille nombreuse, le rendant encore aujourd'hui méfiant envers toutes les autres femmes par la droiture de sa mère et sa violence à son égard. Il y avait cette enfance sans jeu, sans amis et sans liberté, il y avait aussi le stigmate de la mort de son père qui hantait son regard déjà apeuré et déboussolé.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait la rage et la fatigue causées par tous ces revirements venus le déstabiliser. La perte de sa maison, de son confort acquis, de ses habitudes tellement bien ancrées, trop ancrées même, l'effort de se refaire une nouvelle vie... Seul. Il y avait les remous d'une vie brisée par une tierce personne qu'il ne connaissait même pas il y a trois mois de cela, une bien désagréable surprise.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait la soif de vengeance contre cette femme qu'il avait aimée, cette désormais moins que rien qui l'avait largué pour ce salaud aux effluves de Don Juan. Ce foutu ange qu'il avait lui-même invité dans sa maison et à qui il avait offert une place de choix à sa table, lui servant les meilleurs plats dans ses plus belles assiettes.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait cette incapacité de pardonner à cette femme pourtant toujours si belle à ses yeux. Blessure de l'orgueil, un orgueil qu'il avait développé au cours des années pour faire fi du rejet trop souvent vécu dans sa vie, en vain.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait une lueur de folie, comme celle de ces gens qu'on garde captifs dans les hôpitaux parce que leur niveau de conscience n'est pas semblable à celui de la masse. Ceux-là mêmes qui, on en est persuadé, ont l'esprit perturbé et peuvent être capables d'une grande violence.

Dans l'oeil de l'assassin, il y avait le désir d'éliminer la personne qui lui rappelait ces derniers mois où il n'avait été qu'un souffre-douleur.

Dans l'oeil de l'assassin, il y a présentement cette lame de couteau qu'il s'est insérée lui-même dans le crâne par l'orifice oculaire, faisant de lui, à la fois le meurtrier... et la victime, une fois de plus.

Humiliante humilité

La bêtise humaine n'est rien comparée à la mienne,
mais elle, elle n'admettra jamais ses torts.

9

Le lavoir de l'avoir -ou- Les êtres de l'être

Cycle de remplissage :

Encore une fois la journée du lavage... Simplifiée, amplifiée, ma situation m'offre la possibilité de me payer une heure et quart de pause chaque semaine, voire même plus. Comme je n'ai pas la chance de posséder le chic duo laveuse/sécheuse, c'est Bobette qui m'accueille « à bas ouverts » pour y laver mon fond de culotte sans y laisser ma chemise.

Depuis maintenant plus de trois mois, je viens ici, chez Bobette, un endroit culotté qui ressemble à la conception que j'avais d'un lavoir de rêve. Sourire servi à l'entrée, décor affiché des événements culturels du quartier, ventilateurs bienveillants… Bobette est un Éden antistatique d'où émane en permanence

l'odeur d'une corde à linge qui aurait été tendue au-dessus des ruelles de la rue Duluth. Cette visite hebdomadaire au paradis me fait du bien.

Aujourd'hui, mon compagnon de toilettage textile n'est pas un livre, c'est mon ordinateur portable. Blanc de lune, avec en fond d'écran une image de l'église des Trois-Pistoles, mon MacBook fait office de carte de voeux que je n'enverrai pas à celui qui fut un jour l'être aimé.

Cycle de lavage :

J'écris justement pour oublier… Je veux avant tout faire partir de ma mémoire cette tache, celle-là même qui a détruit mes tissus cérébraux pour en faire en un temps record un canevas inconfortable. Un mois de brassage sur le cycle Hard wash et des dizaines de trempages dans l'acide à batterie d'une jeep kaki. Un cycle enclenché dans le seul but de me dégrader.

Comme une tache gênante, j'ai été chassé de mes propres murs pour satisfaire les pulsions d'un opportuniste avide qui rêvait depuis toujours de se retrouver le fondement dans la ouate pour mieux le revendre sur eBay dans la section étoffes délicates.

La belle occasion; je l'ai quitté, qu'il a saisie au vol.

Parce que ma liberté avait un prix, et surtout parce qu'il y avait désormais dans ma vie un être de lumière, mon nouvel ex devait me faire voir les ténèbres.

Cycle de rinçage :

C'est étrange comme le détergent peut avoir de ces odeurs de faussement propre parfois. Comme si une nausée gratuite était incluse dans chaque bouteille. L'ourson Snuggle me donne toujours cette envie de vomir. Il ajoute à son parfum trop concentré un joli slogan, semé à tous vents : *Je suis un ours plus blanc que blanc !*

C'est évidant, c'est évident.

Un cycle de blanchiment fatal débuta justement à la signature finale de l'offre d'achat de notre maison, dont la vente avait tardé. Après trois mois de cohabitation pacifique, un ex peut devenir exécrable l'instant suivant la signature d'un acte de vente apporté par un agent d'immeuble intéressé.

C'est à cet instant seulement que j'ai vu la bête dans les yeux de celui qui fut mon conjoint pendant plus de dix ans, un simple montant de 6 660 $ ayant suffi à faire apparaître l'écume au coin de la lèvre d'un être devenu mesquin. Voyant une occasion en or de s'enrichir, il décida de se payer à même la caisse.

Les ententes légales prises chez le notaire à une époque où le linge sale n'était pas encore lavé en famille n'apaisèrent pas l'appétit du cashivore qui me promit de me lapider à coup de poires et d'avocats. Il fit ce que doit et m'accusa d'avoir assoupli le fond des poches communes, poches pour lesquelles il avait si durement travaillé, à la sueur de son fond de pension. Il se déclara propriétaire de tout décor et oublia volontairement qui de nous deux avait acheté carrés d'agneau et doux papier qui avaient respectivement servi à lui engraisser et lui dégraisser le fion.

Cycle d'essorage :

C'est le cycle qui coûte le plus cher en électricité, selon moi, chez Bobette. Sur un dollar soixante-quinze par brassée, je suis persuadé qu'un dollar vingt-cinq est requis pour tordre mes beaux draps. Je ferais ainsi fondre cinq caribous pur nickel en les transformant en énergie centrifuge, tel un Kill Bill low budget qui manquerait de colorant pour rougir le sang expulsé hors des tissus. Ironiquement, la machine rejette présentement une eau de rush hors de ma literie, elle devient de plus en plus claire à chaque tordage. Il y aurait donc essor après l'essorage.

Les orages sont violents parfois, justement. Souvent aussi, les boyaux se tordent jusqu'à plus soif. La bête, alors, oubliant avoir autrefois encensé l'homme, trucida Adam et rêves, écorchant Morphée au passage. Le manque de sommeil transperça mes draps tel une aiguille un matelas d'eau. Son vœu avoué : que je sombre dans la maladie. Je le méritais, selon lui.

Se fiant aux conseils d'une simple colporteuse, il avait réclamé que je sois écartelé et évidé à la gloire de ses nouveaux disciples qui passaient faire la fête, boire mon alcool et utiliser mes quartiers, à tour de rôle, dans ce qui avait jadis été ma maison.

Et je me tus, car je n'avais pas le choix. J'étais fautif. J'avais quitté celui qu'on ne quitte pas : l'ogre, sir Avidus deGrandblé.

Et à l'usure de ce tissu de mensonges : arriva ce qui devait arriver.

Séchage :

Je me regarde aujourd'hui devant l'immense œil de vitre rond de la sécheuse industrielle, qui m'observe en tournant, lui aussi, sans toutefois me réfléchir. Et je réfléchis à voix haute, persuadé que personne ne m'entend :

— Je suis certainement le plus clairvoyant et le plus libre des ex de l'ogre Avidus deGrandblé ! Mais je suis aussi le moins vivant !

Et j'en meurs de rire, seul dans mon monde.

Oui, mon ex m'a tué pour de l'argent. Il m'a assassiné en me faisant boire de l'acide sulfurique; de l'acide à batterie qu'il a dilué, m'éliminant à grande eau et à petit feu. Il a été tueur à ses gages, pour une somme de 6660$. Avec cet argent mal acquis, il a fait dessiner sur sa peau un symbole d'une grande élégance, un tatouage qui, je le souhaite, lui causera, tel un drap plein de sable, des démangeaisons pour les années à venir, lui rappelant son homicide.

Moi, chaque semaine, je blanchis mes souvenirs en espérant trouver le repos éternel. Aujourd'hui aussi, je viens chez Bobette pour javelliser ma vie. J'y noircis mes pensées sur un écran pendant que mes draps blancs de fantôme tournent en rond dans l'œil vitré de la sécheuse de mon beau lavoir.

Mi-temps

Je fais tout à moitié.
Je ferai l'autre moitié quand j'aurai le temps...

10

Temps mort

J'ai fait une gaffe. Je ne sais pas trop ce qui peut se passer dans les prochaines minutes (ou devrais-je dire les prochaines antiminutes). Il se pourrait que je ne finisse pas d'écrire cette note. Pire : peut-être qu'au moment où j'y mettrai le point final, je n'aurai même pas commencé à l'écrire.

Tout ça a été causé par mon ennui profond. Mon spleen me joue parfois des tours. Cette fois, ça a pris des proportions alarmantes.

Nous étions dimanche, et là, je parle d'il y a environ dix minutes, je ne crois pas que dimanche existe encore. Je m'explique : m'ennuyant comme je ne m'étais jamais ennuyé, j'ai décidé de lire un roman d'Agatha Christie pour tuer le temps...

Si vous croyez que la lecture n'est pas appropriée pour tuer le temps, détrompez-vous, elle l'est parfaitement. Je m'en suis rendu compte quand le temps est tombé de mon plafond et qu'il est resté là, sur le plancher du salon, raide mort.

Vous pensiez que le temps était impalpable ? Une dimension de plus, une valeur ajoutée aux trois dimensions de notre univers ? Eh bien non ! Le temps est bel et bien réel, comme la mort ! Oh ! la faucheuse, elle, on l'a vue souvent, avec son drapé noir, ses doigts et son visage squelettiques, sa faux et ses mauvais coups.

Le temps, on ne le voit jamais passer, il fuit.

Moi je l'ai vu le temps, je le vois encore d'ailleurs. Il ne s'est pas enfargé dans les fleurs du tapis, il est tombé dessus. Parce que j'ai voulu le tuer en lisant... Trois pages et... paf ! Le temps passe, et trépasse... Je pourrais devenir une personnalité, une sommité de la physique moderne, mais je ne crois pas que je puisse désormais parler de futur, ni même de conditionnel.

Le temps décédé, je crois bien que le monde n'aura plus aucun rythme. D'ailleurs, sur l'horloge, il est 19 h 24 depuis un bon moment déjà et je ne sens plus s'écouler les minutes comme dans le temps…

Il est là le temps, dans ma maison, perdu pour l'éternité, ses boucles tombant comme le sable d'un sablier, sur son sac à dos. Oui, le temps est un routard... Je devrais dire : était un routard. Sans âge et sans vêtement, il a l'air indémodable et insaisissable. Il est chargé d'histoire, de promesses et d'oubli.

Son sac à dos le rendait probablement parfois lourd et maussade, parfois léger et à la fête, peut-être limité aussi. Le temps c'était de l'argent quand il se dépensait à fond. C'était aussi quelqu'un de bon. Il est maintenant tout, et rien à la fois...

Il est arrivé au bout de lui-même. Le temps a fait son temps, il s'est arrêté une fois pour toutes, il s'est pulvérisé dans l'espace-temps, ne laissant que l'espace.

Je ne suis même pas certain que quiconque pourra lire cette note alors que l'ordre chronologique n'existe plus... Vous lirez peut-être ces paragraphes à l'envers ?

J'angoisse !

Pas nette Terre

Épuration de la crasse,
sécrétions naturelles,
dérive d'incontinents...

Le monde est une boule versée
dans un océan pas si chic.

11

Wall Street

22 août 2007

Deux heures du matin, dans le quartier Centre-Sud, un peintre méconnu qui se faisait appeler Picasso Dfrez déambulait ivre dans les ruelles, une bouteille d'Absolut Vodka à la main. Sous chaque fenêtre ouverte, il s'époumonait en criant :

— Je suis dans la rue, ruiné ! Votre rue, riez ! Fuyez ce vaurien qui ne vaut plus rien ! Qui voudrait d'un artiste qui peint des toiles et dépeint ses tuiles, je suis un conteur d'images qui ne compte pour personne ! Je suis dans la rue ! Je suis la rue ! J'y rue et me noie dans un ru d'absolu !

Avant même que la crise financière n'eût frappé, Picasso avait perdu tous ses biens et il devait une

somme importante à l'État. Ce soir-là, il marcha sur la rue St-Hubert, direction nord sans but précis.

Après avoir croisé le boulevard Rosemont, il vit une lueur dans une des vitrines de la rue habituellement achalandée. Le personnel de la galerie *Art-Mûr* avait laissé un faible éclairage pour attirer le passant. L'effet était tout à fait réussi, car malgré son esprit embrouillé, Picasso fut interpellé par une œuvre accrochée près de la porte d'entrée. Il colla son front sur la vitrine du commerce et contempla l'oeuvre surréaliste illustrant un foyer sur lequel une horloge trônait. Intrigué, il décida de coucher à la belle étoile dans l'entrée de service de la boutique *Autour du lit* qu'il avait croisée quelques minutes auparavant.

Aussitôt l'heure de l'ouverture des boutiques arrivée, on demanda à Picasso de quitter l'entrée où il avait passé la nuit. Ce fut le réveil-matin parfait. Il courut chez *Couleur Café* pour se procurer un espresso qui, pour son pur plaisir, se trouva être équitable et délectable. Une fois le breuvage consommé, il s'en retourna à la galerie. Franchissant le seuil d'un pas assuré, il se dirigea directement vers le fameux tableau. Il put enfin en observer tous les détails en plus d'en lire le titre. Sur le carton blanc, juste en dessous du nom d'Éric Lamontagne, était écrit :

Perdre son temps pour enfin ne plus le retrouver

•

Onze mois plus tard...

14h02, à la galerie *Art-Mûr*, l'artiste qu'on nommait Miro Bolant préparait son exposition et tentait de faire tenir sur une base solidifiée la réplique du *Mur des je t'aime*, œuvre qu'il avait vue au coeur du square Jehan-Rictus, lors de son voyage à Montmartre, Paris. Un coup de foudre issu d'un coup de foudre...

Lui et son nouvel amant Picasso Dfrez avaient été charmés par cette oeuvre singulière qui décorait habilement un espace urbain portant le nom du poète dont le pseudonyme était brillamment composé d'un calembour douteux.

Follement tombés amoureux en janvier devant un comptoir à sandwichs vietnamiens du *chinatown*, les deux artistes avaient mûri le projet de cette exposition où la thématique voguait entre amour et dualité. Une rencontre fortuite qui avait porté fruits et qui avait fait mûrir leur art au contact l'un de l'autre. Ils avaient en fait perdu leur temps pour enfin ne plus le retrouver. Ils avaient oublié les jours et créé librement...

Leur oeuvre, *Le mûr mur des je t'aime,* pièce centrale de la galerie, allait être l'attraction parfaite, un happening engagé en mémoire des victimes du sida qui allait faire parler.

Le soir du vernissage, et tous les autres soirs que dura l'expo, Miro crucifiait Picasso sur la réplique du mur où étaient écrits les mots *Je t'aime* plus de 1 000 fois dans plus de 300 langues.

Les pieds reposant sur une tablette de bois, Picasso se faisait crucifier, nu, les bras bien attachés en croix sur le mur avec ces bandes de vinyle réflectrices orange qu'on utilise sur les panneaux de signalisation routière. Au-dessus de sa tête, on pouvait lire sur une écorce de bouleau l'inscription : *Je t'aime, tue-moi.* Toute la soirée, il restait ainsi attaché, nu, parlant à ses amis et aux visiteurs comme un hôte attentionné.

Un journaliste remarqua l'exposition et les médias s'emparèrent du concept et de ses auteurs. Dans les jours qui suivirent, Picasso et Miro devinrent les coqueluches du tout Montréal. Les autres toiles qu'ils avaient exposées trouvaient preneurs et les noms de Miro et Picasso commençaient à faire leur chemin dans les rues de la métropole et ailleurs dans le monde.

Au dernier jour de l'exposition, un homme fit irruption dans la galerie alors que Miro s'affairait à crucifier celui qu'il aimait sur leur *mûr mur des je t'aime*.

Sans s'arrêter de marcher, il se rendit au milieu de la grande pièce et sortit une arme à feu qu'il pointa en direction de Picasso. Il tira un coup, puis visa Miro et tira. Il revint à Picasso qui avait les mains liées au *Mûr mur des je t'aime* et lui logea une deuxième balle, puis à Miro, puis à Picasso...

Le temps s'était rétréci, les mouvements du meurtrier étaient de plus en plus rapides et à chaque coup tiré, l'assassin hurlait une injure.

Tapettes - bang - antéchrists - bang - enculées - bang - blasphématrices - bang - salopes, déchets, folles - bang- bang - bang - je t'aime tue-moi - bang - mon cul - bang-bang - bang - crevez - bang - espèces de - bang - dépravés !

On arrêta le tireur fou quelques minutes plus tard aux abords de la Plaza St-Hubert où il tentait de se fondre aux passants.

L'histoire fit le tour du monde. Les œuvres qu'on trouva ensuite chez Picasso et Miro rapportèrent des millions. Exerçant son droit de déshérence, l'État prit possession de l'argent des deux artistes, décédés sans testament ni héritier. La somme fut plus tard offerte à la Ville de Montréal, qui l'utilisa ironiquement pour financer le prolongement de la ligne verte du métro de Montréal, sur la rue Sherbrooke Est, jusqu'à la hauteur de la rue Montmartre.

Sans savoir que l'argent provenait de l'héritage de Miro et Picasso, l'agence de communication engagée par la STM proposa un nom pour la toute dernière station de la ligne verte : *Place des Abbesses*.

On y accrocha sous une vitre incassable le *Mûr mur des je t'aime* dont la Ville avait fait l'acquisition chez un encanteur de Westmount.

Hymne à l'espoir

Planter des flûtes dans un jardin et attendre
patiemment que le vent invente un air.

12

Le offeur

Dès sa plus tendre enfance, le offeur éteignait tout. Le offeur était né fou (le cerveau à off) et en vieillissant cette manie de tout mettre à off avait grandi avec lui. À chaque centimètre qu'il gagnait, il atteignait de nouveaux interrupteurs qu'il pouvait mettre à off. Eux s'inclinaient devant lui grâce à un simple mouvement de son index. Adolescent, tous le qualifiaient de boutonneux malgré son teint parfait.

— Le gars aux boutons; un vrai *turn-off* ! disait-on.

On se souvient de lui comme d'un être lunatique, peu importe le sens que vous donnerez au mot lunatique. Assez pour éteindre les lumières du centre de tri des matières recyclées où il venait d'être engagé. Assez ensuite pour faire un faux pas et tomber dans

le compacteur à métal. Son tic aidant, il fut tout de même assez allumé pour trouver illico le bouton off de la machine.

Il en sortit indemne, fit quelques pas, secoua ses vêtements, et vit une lumière rouge dans la pénombre.

OFF, disait l'immense bouton.

Extasié, il marcha vers la lumière...

Le offeur ouvrit les yeux, étendu dans une chambre blanche, froide. Son corps couvert de bandages le faisait souffrir et son esprit saisissait, difficilement, un autre sens à la vie. Cerveau à ON, le courant désormais passait.

Il put lire sur la feuille posée sur la table à ses côtés :

David Davidoff, 20 ans

Admis le 15/07/2011

Chute d'un cinquième étage sur lieu de travail

Diagnostic possible : paraplégie

Paniqué, il vérifia l'état de ses membres et ne réussit qu'à lever son bras droit en lâchant un grognement de douleur. Dans son champ de vision se trouvaient tous les boutons, de toutes les machines sur lesquelles il était branché. L'un d'eux était visiblement essentiel à sa survie.

Cette fois, il savait ce qu'il faisait.

Il leva son index...

À juste titre

Porte-crayon, n.
Se dit d'un(e) mécène qui supporte un écrivain.

13

Elle

Elle habite une immense tour à appartements sur la rue Facebook Est, juste à côté du parc Séléné et de la ruelle des Impossibles. Elle est nouvelle dans la métropole et y a peu d'amis. Elle aime cette ville, mais elle s'y sent seule même au milieu de la foule. Quand elle pense à cette phrase toute faite, elle se déteste d'abuser d'un pareil cliché. Elle est originale dès qu'elle le peut...

Elle vit avec ses deux chats dans un petit studio finement décoré, ni trop mode, ni trop chic, pratique et féminin, intelligent, sympathique tout en étant raffiné, son intérieur tourne autour de son âge et de ce qu'elle en fait : mi-trentaine, communicatrice, allumée, épicurienne et cultivée, un décor de rêve pour partager avec universitaire célibataire dirait

l'agence de rencontre si elle était assez désespérée pour y figurer. Elle flâne plutôt entre l'ordinateur et la cuisine en attendant que le lit accueille une autre race que ses félins.

Elle aimerait un homme à ses côtés, mais n'a que ceux qui savent l'écouter, ses amis sont masculins entre eux, et féminins avec elle. Elle est chatte parmi ses chats, mais aucun matou ne le sait. Ses sorties sont rares tout comme les occasions de transpirer dans des draps écrus, qui l'eût cru ? Sa vie amoureuse est dans de beaux draps, elle qui malgré tout fait tourner toutes les têtes quand elle flotte sur les trottoirs.

Elle profite de cette journée de Fête nationale pour déguster devant sa télé une gélatine asiatique glacée. Elle communique en onomatopées. Pour elle, un gluglu est frais, fruité et doux entre la langue et le palais... elle parle et pallie avec des sons gutturaux que tous comprennent.

Elle est fidèle à ses habitudes aujourd'hui, d'autant plus que tous sont en congé et que le va-et-vient des ascenseurs est doublement intéressant. Sa petite télé indique, comme souvent elle le fait, le canal 98. Elle y observe les résidents et les visiteurs qui appuient sur l'une ou l'autre des soixante sonnettes de la tour Séléné. Elle aime forcer le destin...

Elle a une technique originale et calculée, qui devrait par un jour d'astres alignés, lui permettre de rencontrer l'âme soeur sans que le hasard y soit pour quoi que ce soit : elle observe les caméras du hall d'entrée pour tenter de croiser, dans le bon ascenseur, de manière provoquée, celui qui partagera ses pizzas maison improvisées dont elle se nourrit presque quotidiennement.

Elle vient d'ailleurs d'apercevoir l'homme de ses rêves, un mâle de rave, un espagnol tignasse tzigane, teint basané et cul bombé appuyant sur un des soixante boutons de la tour.

Avec son look de vedette latine, le nouveau venu semble être le sujet idéal pour ses études sur le corps masculin et son interaction avec des mamelons excités. Elle en avale presque son gluglu saveur litchi d'un trait tellement la surprise et l'excitation de cette vision la rend folle de désir.

Elle ne doit pas manquer le train... ou plutôt l'ascenseur. Vite l'excuse du dépanneur, vivement l'ascenseur ! Son coeur ! Sa tête tourne tellement que l'oxygène lui nourrit le cerveau au moment où elle sort dans le corridor du seizième étage.

Elle est hystérique. Bouton ! Bouton ! Elle appuie et appuie encore en souhaitant que cet ascenseur soit

le bon, que lui aussi soit le bon... Pourvu qu'il ne prenne pas le deuxième ascenseur, pire les marches, pourvu que ça marche et qu'elle ne soit pas bonne deuxième !

Elle est atterrée. Les deux portes des deux ascenseurs ouvrent à deux secondes d'intervalle. Les deux sont vides, comme ses deux hémisphères cérébraux.

Si elle ne choisit pas le bon ascenseur entre ces deux, elle ne vivra jamais à deux, elle en est convaincue. Elle n'aura pas deux chances, des comme lui il n'y en a pas deux. Elle doit faire ni une ni deux et prendre l'un des deux.

— Je m'en remets à Deux ! fait-elle tout bas tout en se rendant compte de son lapsus.

Elle entre dans l'ascenseur de gauche et appuie frénétiquement sur le « L ».

— Lez-de-chaussée ! ordonne-t-elle à l'ascenseur en se trouvant drôle et en se disant que le stress lui monte à la tête. Elle espère tant trouver son gitan à l'ouverture de la porte du *lobby*.

Elle a tort. Elle trouve le rez-de-chaussée désert. Même la gardienne a déserté son bureau vitré. Elle est passée à côté de l'homme de sa vie, un amour qu'elle aurait voulu romantique et charnel à la fois, entre vin

rosé et flamenco. Elle remonte à son étage, bredouille encore, convaincue que le bel étranger s'étendra dans les draps d'une autre femme ce soir.

Elle entre dans son appartement, s'ouvre une bière, coupe une lime, l'insère dans le goulot, prend un roman et s'installe sur son balcon pour vivre sa journée de célibataire ailleurs que devant sa télé.

Elle entend une ambulance et n'y porte pas attention. Elle est désormais habituée à Montréal et à sa pollution sonore. Elle aime.

Elle a laissé, dans son salon, la télé allumée. Des images du hall d'entrée y défilent. Elle ignore tout des ambulanciers qui sortent sur une civière le corps ensanglanté de la gardienne de l'immeuble. Elle pense à son occasion ratée, à cet homme parfait...

Elle ne verra que le lendemain la photo du bel espagnol, à la première page de CyberActualités, avec en gros titre : *Drame conjugal, un homme jaloux poignarde sa conjointe sur son lieu de travail*.

Désabusée, elle n'ouvrira plus la télé au canal 98.

Ça soule de course !

J'ai transformé mon eau en vin,
puis mon vin en source d'inspiration.

14

Rue Wolfe

Le ciel devint blanc étincelant l'espace d'une fraction de seconde, redevint d'un noir opaque, puis rapidement redevint blanc, puis noir encore. Il y eut un craquement puis une détonation assourdissante. Ensuite, on n'entendit que le son de millions de petits pois secs heurtant l'asphalte.

Hati adorait les soirs d'orages. Nu sur le balcon arrière de son condo du Centre-Sud, il profitait de la noirceur causée par l'explosion d'un transformateur électrique qui plongeait sa rue dans une obscurité totale pour prendre une douche fraîche sous la pluie battante. Son épiderme semblait avoir besoin de cette eau qui tombait du ciel comme une bénédiction.

Il était depuis un moment déjà blasé de la ville, de son béton gris et ses animaux de tôle s'abreuvant d'essence. Ce succédané de nature qui tombait du ciel le rapprochait un peu de sa connexion perdue avec la terre. Il se sentait redevenir un homme, ou peut-être autre chose. Le temps chargé d'électricité lui rappelait des désirs enfouis, un instinct perdu qui ce soir éclatait en de fines lignes verticales dans un ciel explosif.

Il fit glisser la porte, entra dans le salon et marcha jusqu'à la cuisine où Hadrien s'affairait à ranger les légumes qui auraient dû accompagner le carré d'agneau du souper. La panne d'électricité en avait décidé autrement, ce soir ils mangeraient froid.

Hati, rendu zen par l'orage, approcha doucement d'Hadrien, passa ses bras autour de sa taille et lui donna un baiser dans le cou. Hadrien, torse nu, sentit les cheveux longs et trempés de Hati frôler son épaule gauche. Il eut un frémissement en sentant contre lui son corps nu et humide devenu rafraîchissant une fois mêlé au dernier courant d'air frais laissé par le mouvement de la porte du frigo. Ses mamelons se durcirent et il émit un grognement de plaisir quand Hati lui lécha le lobe de l'oreille.

Aucun des deux n'eut envie de préparer le souper...

Un chien husky qui marchait sur la rue Wolfe en direction nord s'arrêta devant la fenêtre de la cuisine. Sous l'effet stroboscope de l'orage, Hati surprit à travers la pluie les yeux trop bleus de la bête qui le fixaient, au moment même où, arrivé au bout de l'extase, il éjaculait entre les cuisses d'Hadrien.

Dans les jours et les semaines qui suivirent, Hati fut obnubilé par le souvenir de cet échange de regards. Il erra dans les parcs et les ruelles à la recherche de ce chien au regard singulier, mais jamais il ne retrouva la bête.

La vision de l'animal le fixant le poursuivait jour et nuit.

Quelques semaines s'écoulèrent au rythme de son obsession pour les yeux bleus du husky. Son sommeil, rare, était devenu plus léger et il se réveillait au moindre bruit inusité. Quand il dormait, ses rêves lui rappelaient ces films où la caméra, remplaçant l'oeil d'une bête sauvage, se déplaçait dans des herbes hautes ou dans une forêt.

Le jour, quand il ne travaillait pas à l'agence de recrutement, il se rendait au parc Marcelle-Barthe qu'il ratissait toute la journée comme s'il y faisait son territoire, se douchant et s'abreuvant sous les immenses arrosoirs urbains.

Il ne mangeait plus les repas que lui cuisinait Hadrien, il se rendait chaque soir à ce restaurant de la rue Duluth qui avait sur sa carte ce tartare de cerf qu'il adorait, et dont il se nourrissait exclusivement depuis le fameux soir d'orage.

Après deux mois de ce régime d'insomnie et de viande rouge, il quitta son emploi et se mit à vivre de nuit. Il commença à dilapider l'argent qu'il avait amassé en traînant dans les bars. Sans même une pensée pour Hadrien, il traquait l'homme dans les discothèques et dévorait une proie différente chaque nuit. Il vivait de vin rouge, de sexe et ne dormait que lorsque la drogue le jetait dans un état d'inconscience malgré lui.

Le 5 août, nuit de pleine lune, un nouvel orage s'abattit sur Montréal. Hati, qui dormait près de Hadrien après une soirée de chasse impudique, sentit à nouveau l'électricité dans l'air. Il ouvrit les yeux, regarda Hadrien avec une envie dans le regard, secoua la tête et tassa finalement les couvertures pour sortir du lit. Hadrien en eut conscience et attendit qu'il soit sorti de la chambre pour le suivre. Il vit son conjoint sortir nu dans la rue comme un somnambule, le regard vide. Il entendit son amour déboussolé pousser un hurlement déchirant.

Triste et souhaitant l'aider, il approcha doucement Hati et, comme ce dernier l'avait fait lui-même dans la cuisine quelques mois auparavant, passa ses mains autour de sa taille dans une étreinte, l'embrassa dans le cou et lui mordilla le lobe.

— Je t'aime, susurra Hadrien, conciliant, à l'oreille de Hati.

Hati se retourna et regarda Hadrien. Son regard de bête sauvage s'effaça quand il vit les yeux marron d'Hadrien qui le regardaient avec tendresse. Il sembla reprendre conscience tout à coup dans la douceur de cet environnement sulfureux.

Ils s'enlacèrent sous la pluie, nus, seuls au beau milieu de la rue Wolfe où dansaient des ballerines liquides sur le béton noir.

Hadrien sentit Hati frémir. Il voulut faire cesser ses pleurs, il releva la tête, mais aucune larme ne coulait de ses yeux bleu métallique. Il découvrit avec horreur le regard malade de Hati, quelques fractions de secondes avant de perdre conscience.

On retrouva Hati le lendemain matin, endormi en boule près du corps ensanglanté de Hadrien, à qui il avait sectionné la jugulaire. On transporta Hati à l'Institut Philippe-Pinel où l'on diagnostiqua une lycanthropie clinique sévère.

Dichotomie; économie

On m'a dit : *Faut pas regarder à la dépense !*
J'ai compris : *Faut pas regarder à la démence !*

•

Ce sera une folle journée
et ça ne me coûtera pas un sou.

15

Elle 2; Ouin, π ?

Elle attendait des nouvelles...

Elle a quitté la rue Facebook et le parc Séléné pour pouvoir l'entendre cette nouvelle-là, celle qu'elle attend depuis deux semaines, celle qui la fera vivre à sa juste valeur, jouir à son simple contact, nager dans un univers qu'elle a toujours souhaité.

Elle veut plonger, dans tous les sens. Une offre d'achat sur une maison. Un nouvel emploi.

Elle est épicurienne, vous le savez... Mais les plaisirs n'empêchent pas son attente d'être exténuante et très stressante.

Elle attend à la fois un gagne-pain et un nid.

Un nid ? Drôle de maison pour une chatte !

Et ce pain qu'elle veut gagner, qui se doit absolument d'être aux olives.

Son entourage s'informe. Son entourage l'adore, elle est unique, chacun lui souhaite le meilleur.

Tous ses collègues qui passent devant son bureau, tous ses amis, sa famille.Tout le monde lui demande :

— Pis ?

Elle n'a pas de nouvelle, ni de l'agent d'immeuble, ni de l'employeur. Pas un coup de fil, ni important ni obscène, ça la dériderait peut-être... Elle ne reçoit pas de courriel, pas même un seul à son nom portant l'étiquette *junk mail,* seulement des :

— Pis ?

Elle n'en sait rien. Elle leur fait un sourire niais quand ils lui posent la question. Les informe de la situation... La tension est forte en ce mardi midi !

Elle décide qu'elle en a assez, elle va quitter le bureau plus tôt. Elle ferme l'ordinateur. Piiiiiiiiii ? Erreur de programme, elle fait ni une ni deux et enfonce le bouton devant la tour. Pi ?

Elle se lève de sa chaise... Puiiiiiiiiiiiis ?

Elle appuiiiiiiiie ? sur l'interrupteur pour éteindre la lumière de son bureau, ferme la porte...

Pouuuuiiiii ? Clac !

Elle suit le motif de la céramique fraîchement lavée jusqu'à la sortie, chaussée de ses espadrilles. Puis ? Puis ? Puis ? Puis ? Puis ? Puis ? Puis ?

Son cellulaire sonne au moment où elle sort sous la puie ? Son coeur se met à battre la chamade... Puis pe pis pi puis pe pis ?

— Allo !

La personne raccroche. Piiiiiiiiiiiiiiiiiiiii ?

Elle est obsédée. Elle prend l'autobus machinalement et se demande, à chaque arrêt, en synchronicité avec le frottement des freins :

— Puiiiiiiiiiiiiiiiis ? Est-ce que je vais l'avoir cette nouvelle ?

Mais, non.

Elle entre chez elle. Elle a oublié ses clés.

Sonnette : Pii Pi Piii Piiiiii Pi Pii Pi ?

Elle espère que son amant y est, d'autant plus qu'elle a envie de pipi !? Et ce téléphone qui ne sonne jamais. Et ce nid qu'elle ne pourra pas avoir. Un nid ? Elle est chatte dans l'expectative, prise dans une litière qui tarde à être vidée.

Ouin, π ?

$\pi = 3{,}141593$ et des poussières.

3,141593 secondes... 31,41593 minutes... 314,1593 heures... Une expansion étourdissante de l'espace-temps. Elle attend, tendue.

Elle lui demande en entrant dans l'appartement :

— Pis ?

Il hausse les épaules. Il n'a pas la nouvelle lui non plus.

Frustrée, elle démarre son Mac... Pouuuiiiiiiiiii ? Elle court vers la cuisine et se met un repas congelé au micro-ondes. Pui ? Pi ? Pis ?... Pi ? Pee ? Pi ?

Elle attend, le nez rivé sur la porte du four... Que sont 3 minutes 14 secondes dans l'attente sinon le nombre pi ?

3 secondes, 2 secondes, 1 seconde... Piiiiiiiiiiiii ? C'est cuit. Très cuit...

Cuit cuit !

Par la fenêtre de sa cuisine, elle voit 3 14 593 oiseaux qui piaillent. Pis ? Pis-pis ? Pis ? Pis ? Pis-pis-pis ? Pis ? Pis ? Pis ?

Elle est certaine qu'elle va perdre la maison... la raison. Elle n'a pas envie de rire de son lapsus cette fois. Elle suffoque, elle ne peut plus supporter la pression. Son esprit sombre de plus en plus, l'air ne rentre plus dans ses poumons, son cerveau bascule

tranquillement. Elle se débat durant un très long 3 minutes 14 secondes.

Ouin, π ?

Tout n'était qu'hallucinations. Ses amis la sortent de l'eau de sa piscine juste à temps. Elle ouvre les yeux et réalise qu'elle a failli se noyer. On le lui confirme de surcroît.

Elle qui vient tout juste de prendre possession de cette maison et qui se baigne pour la première fois dans sa piscine...

Elle ne s'attendait vraiment pas à entendre cette nouvelle-là.

Tout ou rien

Y a-t-il un remède contre la frénésie indolente ?

16

Pourquoi j'ai mangé ma paire (Hommage à Roy Lewis)

Évoluer comporte son lot de dangers. Je l'ai appris à mes dépens mes enfants ! Je vais vous dire, à vous mes deux fils, pourquoi il ne faut pas jouer avec du silex dans certaines circonstances. J'ai pensé que ce serait plus simple si je vous racontais mon histoire...

À l'époque, toi, Gork, tu venais de naître, et toi, Awama, tu n'avais pas encore un an. La famille grandissait rapidement, car votre mère n'avait pas encore trouvé comment laver son manteau de bison dans la rivière sans se pencher. Avec vos deux sœurs aînées, ça nous faisait quatre bouches à nourrir. Et qui dit plus de bouches dit plus de gibier... Et vite !

J'avais donc délaissé la buanderie pour chasser autre chose que la ménagère. J'avais rangé mon

gourdin et pratiquais de mieux en mieux l'art de la taille du silex. Comme je ramenais beaucoup de gibier, je devais tailler beaucoup de pierre. J'allais de plus en plus vite, jusqu'à en devenir trop confiant.

Un matin de septembre où je n'avais pas trouvé de fèves de café à mastiquer, j'eus un léger accident. J'étais assis par terre devant le feu et je morcelais le silex comme jamais quand je vis une ombre passer, la fille de Goulou, la belle Wouwou... Ne cessant de taper de toutes mes forces sur mon gros outil qui prenait forme, je la suivis du regard.

Un trop long moment d'inattention qui fut suffisant pour tester l'efficacité du tranchant du silex.

Voilà, mes fils, pourquoi, dans cette époque dangereuse, il ne faut jamais jouer avec des outils tranchants alors qu'on est distrait. Votre mère a beau raffoler des amourettes, c'est quand même moi qui ai mangé les miennes de force après qu'elles aient roulé dans la braise. Furieuse, elle voulait me faire comprendre, par ce geste symbolique, que sa religion interdisait les moyens de contraception et que le gaspillage mènerait un jour l'humain à sa perte.

J'ai eu beau tenter de lui expliquer...

Père indigne

Rentrée scolaire :
J'ai envoyé mes doutes, mes problèmes
et mes peurs s'instruire.
Je vais enfin pouvoir dormir tranquille.

17

La cruche

Chaque matin, quand j'arrivais au bureau, elle était vide, insignifiante, peu attirante. Chaque fois que je passais devant, elle émettait quand même un *glouglou !*, comme pour m'attirer vers ses formes plastiques.

Mais elle était vide. Alors, je continuais ma marche jusqu'à mon bureau. Ma voisine de cubicule, artiste visuelle, me faisait alors boire de son eau, je m'en délectais.

Ils l'avaient mise juste à l'entrée, pour charmer les clients. Quel chic ! Une belle cruche bien polie, juste à côté d'un téléphone ! Le patron savait s'y faire côté design, mais un peu moins côté gestion…

La cruche ne lui coûtait presque rien, car vide comme elle était, elle ne réclamait jamais rien. Mais

vide comme elle était, elle n'apportait rien dans notre milieu de travail, sinon du tape-à-l'œil.

Il y avait belle lurette qu'elle ne contenait qu'un air, et pas le plus désaltérant des airs. *Frais, limpide et pétillant*, promettait la cruche... Mais ce n'était que de l'air. De l'air entouré de plastique, un air léger et humide à la fois.

Ce désert sans fin minait notre créativité.

Heureusement, hier, notre réceptionniste Pénélope a retrouvé la clé de l'armoire de l'entrée dans le fond de son sac à main. Dans un élan enthousiaste, accompagné de quelques positions accortes, elle a inséré un tout nouveau goulot dans l'orifice de notre superbe machine à eau.

La bonne humeur se répand à nouveau dans notre bureau par ses deux robinets, qui enfin coulent à grands flots.

La morale, messieurs les entrepreneurs, est qu'il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir d'une cruche.

Féminins singuliers

Il ne faut pas se fier aux apparats*(occurences)*,
ils*(elles)* sont souvent pompeux*(trompeuses)*.

18

La trêve des confiseurs; le rêve du déconfit

Je m'appelle Jean Poirier, j'ai 32 ans et on dit que je suis toxicomane. En fait, les médecins disent que je suis accro à un médicament depuis l'an passé, ce qui me rendrait malade. Un sirop au sapin...

Sans le savoir, le pharmacien m'en a passé un, j'en ai redemandé. C'était le 27 décembre dernier, entre Noël et le Jour de l'An, j'étais aux prises avec une toux qui semblait vouloir faire de mon temps des Fêtes une situation épineuse.

La solution de mon pharmacien, lãnh-Sam Dubois-Mùi : un sirop au goût abiétin tout à fait divin.

Peut-être un peu trop...

J'ai développé une dépendance à ce goût résineux, oubliant de raisonner. J'en mets partout : je rehausse ma cuisine, en mets dans mon bain, m'en sers comme

désodorisant pour la maison, j'en ai même fait mon nouveau cocktail favori en le mêlant à du *dry gin* et en y ajoutant de la glace et du jus de citron.

Il contient du dextrométhorphane, un psychotrope. Ça m'a donc rendu alcoolique par le fait même (à ce qui paraît).

Je vous dirais que je planais pendant un petit bout de temps, mais là, les choses changent. On est encore loin de Noël, mais je dois cohabiter avec des lutins qui font la fête 24/24. On dirait un réveillon en continu. J'ai l'impression que je sors de mon corps parfois en écoutant leurs cantiques.

Mis à part mes fréquentes pertes de connaissance, je crois que mon âme va bientôt quitter mon corps. Je ne crois pas au charabia des médecins. Ça doit plutôt être la faute à ces malicieux petits êtres ! Ils m'ont jeté un sort, mais ils ne m'auront pas !

Il faut à tout prix que je les empêche de me dérober mon trésor !

Mes précieuses bouteilles de sirop...

Clôturer le débat

Une lapalissade n'est point une clôture;
mais cet énoncé en est bien une.

19

Outre-baîllements

J'avais tout. J'étais bien entouré, ma carrière s'annonçait féconde, ma plume faisait du feu durant le jour et mon pinceau dansait toute la nuit. Être artiste multidisciplinaire me permettait d'être affairé et de faire des affaires d'or sans croiser le fer avec l'effort. J'allais un train d'enfer.

Ma vie était bien remplie jusqu'à ce que je ne connaisse Lucie Ferron. Une nouvelle amitié anodine et une conversation sur Internet, un mardi matin tout ce qu'il y avait de plus normal. Elle disait qu'elle adorait mes histoires, particulièrement celles où la mort tenait le rôle principal.

Elle me proposa un marché :

— Tu aimerais écrire des meurtres sur demande ?

— Pardon ?

— Oui ! Écrire les meurtres que je te commanderais, un par semaine !

— Et j'obtiendrais quoi en échange ?

— Tu ne t'ennuierais plus jamais.

— C'est tout ?

Je ne m'ennuyais jamais… J'avais tellement à faire que je trouvai son offre ridicule, je lui dis que j'étais désolé, qu'occupé, j'avais déjà beaucoup de projets. Elle me souhaita bon mardi et ajouta ceci :

>:-(

Je fermai l'ordinateur, cette conversation m'avait rendu las. Ce sentiment ne me quitta pas d'ailleurs. Jamais un mardi n'avait été aussi barbant. Une fulgurante descente vers la dépression. Je voulus travailler, mais mes clients avaient déserté leurs bureaux. Je regardai mes pinceaux, mais je n'avais ni l'âme à peindre, ni la tête à écrire, inspiration expirée, rien de moins. Ma journée fut d'un vide écrasant.

Je tentai pourtant l'impossible pour tromper l'ennui, toute tentative étant futile et tenue en échec, une tempête de neige empêchant toute tentative de mettre le nez dehors.

Aucune envie de lire sur un écran d'ordinateur et aucun livre ne s'offrant, ma propre personne fut mon

seul divertissement. La masturbation comportant ses limites et les jeux de société se jouant à plusieurs, j'eus tôt fait de me sentir seul et vidé.

J'eus alors une faiblesse, je contactai la diablesse.

— Ah oui ? Tu veux écrire ? C'est mourant ! Bien sûr ! Je t'engage ! Tu passes l'épreuve de sélection : tu deviens un tueur littéraire à ma solde. Tu échoues et tu deviendras ma prochaine victime... Comme audition, tu tueras l'ennui.

L'idée me parut intéressante. Tuer un principe, quel exercice agréable pour un auteur ! Et si j'échouais, je deviendrais la prochaine victime de ses meurtres littéraires. Belle consolation !

Je réussis le défi et tuai l'ennui avec mes meilleurs verbes assassins, mais Lucie Ferron fut totalement ennuyée par mon récit qu'elle qualifia d'histoire à dormir debout.

•

Le temps est long entre deux mondes…

Elle m'avait dit que je deviendrais sa victime si je ne réussissais pas, j'ai bien tué l'ennui, littérairement, mais ce ne fut qu'un coup d'épée dans l'eau, le sien resta vivant.

Elle me tua, mais pas qu'avec un verbe assassin...

Ne répondez jamais oui si une Lucie Ferron, avec des cornes rouges sur sa photo de profil Facebook, vous fait une demande d'amitié.

Je ne voudrais pas vous emmerder avec mes histoires de revenant, mais c'est vraiment d'un ennui mortel ici !

Charité bien ordonnée

Que celui qui est sans pichet
me lance la première bière !

20

Tous les chemins

Il y avait à Montréal, du temps où Montréal existait, une vieille dame qui sillonnait les rues en scandant des expressions populaires. On la reconnaissait à ses cheveux poivre et sel aux pointes hirsutes formant une étoile et entourant un visage parfaitement rond aux traits lumineux. On l'appelait *L'expressionniste*, en raison de ce don qu'elle avait de rendre chaque expression réelle de façon littérale.

Par exemple, quand elle rencontrait quelqu'un qui s'aventurait à lui parler de façon violente, elle lui lançait un : « Eh ben ! tu y vas pas d'main morte ! », et le passant impoli se voyait tout à coup affublé d'une main qui s'animait. Sa vie durant, il devait composer avec un membre qui lui réclamait à manger et à boire, une entité indépendante munie de sentiments

et de besoins humains. Indépendante étant ici un terme bien mal choisi, car on ne se fait pas amputer facilement une main, aussi accaparante soit-elle.

Pour certains citadins, l'expressionniste était une bénédiction. Elle leur servait un pratique : « Toi tu fais la pluie et le beau temps ! » ou un salvateur : « Toi on te donnerait l'bon Dieu sans confession... », ce qui rendait leur vie tout à fait magique. D'autres passants qui la croisaient se retrouvaient dans l'embarras quand elle les prenaient à joue avec un : « T'as une cervelle d'oiseau ! » ou un : « T'as pas les yeux en face des trous ! ». Le nombre grandissant de fous et d'aveugles à Montréal était du fait même devenu un problème pour la ville et son maire qui n'osait toutefois pas prendre de mesures contre la dame qui lui répétait à chaque rencontre : « Montréal est vraiment une ville de rêve ! », ce qui compensait amplement pour les quelques torts qu'elle pouvait lui infliger.

Partout dans les rues de la métropole elle se faisait remarquer. Elle aidait les illettrés en leur disant : « Il faut mettre les points sur les i. », elle offrait un large public aux chanteurs en leur mentionnant : « Les murs ont des oreilles... » et elle rendait le mouvement aux paralytiques en leur faisant la remarque : « Tu dois vraiment te tourner les pouces ! ».

Ses expressions faisaient de la vie de certains un vrai cauchemar. Du plus simple des : « Tu t'mets un doigt dans l'oeil ! » au plus ridicule des : « T'as l'cul bordé d'nouilles ! » en passant par le fameux : « Tu tombes de haut ! », certains de ses concitoyens payaient le prix de ses figures linguistiques. Ce qui n'empêchait pas l'expressionniste de faire son chemin, qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve, selon le bon vouloir de celui ou celle qui, justement, avait acquis le pouvoir de faire la pluie et le beau temps.

Mais le 14 mai 2014, un événement vint changer la face du monde et la vie des quelque 1 800 000 habitants de Montréal.

La vieille dame rencontra sur la rue Des Capucins, à l'extrémité est de l'île, un homme qui semblait en détresse. Soucieuse de lui offrir une de ses nombreuses expressions afin de lui faire du bien, elle lui demanda de lui faire part de son malheur. L'homme le lui raconta en n'épargnant aucun détail.

L'expressionniste n'en crut pas ses oreilles. Cet homme portait en lui une telle tristesse et une telle détresse qu'elle ne sut quelle expression lui tendre pour le réconforter. Le panneau indiquant le nom *rue Des Capucins,* lui rappela soudain son voyage à Rome, jadis. Voulant offrir toutes les alternatives au malheureux, elle lui chuinta maladroitement un :

« Vous savez, tous les chemins mènent à Rome ! ».

À cet instant, la terre se mit à trembler. Du bout de la rue Des Capucins, l'asphalte se mit à reculer en se roulant comme un immense tapis. Rue Beausoleil, rue Bellevue, Boulevard du Tricentenaire, Boulevard des Galeries d'Anjou... les rues de Montréal se roulaient comme un immense tapis, faisant disparaître les quartiers un à un.

Boulevard Pie IX, Avenue Papineau, Boulevard St-Laurent, Autoroute Décarie... De l'est, la ville se roula sur elle-même jusqu'à l'extrémité ouest.

Arrivé à la rue St-Andrew's, les rues s'arrêtèrent brusquement. Il y eut un vrombissement sourd, puis un bruit infernal se fit entendre alors que le sol s'ouvrait pour y faire apparaître un trou gigantesque dans lequel toutes les rues plongèrent instantanément.

Au même instant à Rome, on vit se fissurer le ciel. Chacun là-bas pria pour le salut de son âme alors que les rues de Montréal déferlaient avec fracas sur la Place St-Pierre.

***a*\vœu**

Je suis *diet, sweet, all you can eat*.
Je suis garanti à vie, lavable, jetable après usage.
Je suis un cliché, une trouvaille, un succès.
Je suis un charme, une xyloglossie, une pute.

Je suis un publicitaire.

21

Le joyeux boucher

On m'appelle Gracien Boucher ou *le joyeux boucher* ou encore *Monsaigneur* pour les intimes. Oui, plusieurs personnalités qui cohabitent, je sais, je vis avec.

Je suis entrepreneur pour le plaisir et publicitaire pour le loyer. Il y a quatre ans, j'ai obtenu le mandat d'un organisme gouvernemental de créer une campagne visant à enrayer l'obésité au Québec. Bon, j'avoue, je suis nul en marketing, mais je suis quand même un homme d'affaires aguerri. J'ai bien produit une campagne, mais la trouvant plutôt moche, je me suis arrangé pour qu'elle ait l'air de fonctionner…

Le résultat fut vraiment au-delà de toute attente. L'effet minceur s'est propagé dans le monde entier grâce au commerce que j'ai mis sur pied. Je suis, et

personne ne le savait avant, l'heureux propriétaire de la chaîne de restaurants *Gargantua*.

— Offrir des menus minceur, quelle idée peu originale ! me direz-vous ? Vous n'y êtes pas allé, et vous vous trompez. Pas sur le fait que les menus santé soient du déjà-vu, mais plutôt sur l'idée que je puisse en offrir à mes clients… Je leur sers des plats bien gras et bien salés, c'est ma recette pour faire de bonnes recettes.

Ketching !

— Mais, comment alors peut-on y maigrir ? me régurgiterez-vous, estomaqués !

Maigrir ?

Mes recherches sur certaines croyances religieuses interdisant de manger du porc m'ont fait découvrir des choses assez surprenantes sur cette viande. Maladies, légendes, mais surtout que le goût et la texture de la viande de porc seraient ceux qui s'apparentent le plus au goût et à la texture de la chair humaine.

Consommer le péché de la chair…

La combine parfaite : l'ouverture de mon *Greasy Spoon* ne servant exclusivement que du porc (sic), tout en m'associant à ma propre campagne ridiculement sexy : *Manger cochon en sautant des légumes !*

L'exercice a porté fruits. Ma chaîne de restaurants a fait des profits gargantuesques. En obtenant la viande, gratuitement, les légumes se paient d'eux-mêmes. Les clients les plus minces repartent rassasiés, les adipeux finissent en pâtés. Je leur fais visiter mes cuisines, ils n'en reviennent tout simplement pas.

Mes langues de porc balsamique et ma langue de bois pourraient avoir leurs limites. J'ai des restaurants partout dans le monde, mais qu'ont dit musulmans et juifs à propos de mon menu cochon ?

Le menu international ? Je l'ai adapté, épuré, é-porc-é, mais aucunement déshumanisé.

Un joli logo (ma création) *Certifié Halal&Casher*, bien en vue dans mes vitrines leur a fait avaler ma ratatouille accompagnée d'un succulent sauté de tofu (cartilage revisité). Et toujours ma mortelle visite des cuisines…

Grâce au péché de gourmandise, l'obésité mondiale a été annihilée en trois ans. Mes derniers restaurants fermeront d'ailleurs leurs portes demain, faute d'obèses à faisander.

Quoi faire ensuite ?

Les franchises de McDonald's sont payantes, je sais, mais je préfère renouer avec mon ancien métier.

Mon sens du marketing étant maintenant reconnu, j'ai été engagé ce printemps pour créer une campagne publicitaire portant sur les ITSS. J'ai vraiment hâte de travailler sur ce dossier.

Faudra qu'ça saigne...

Les fleurs du malt ; l'ivresse divin

Dans l'esprit d'un alcoolique,
il faut combattre le mal par le malt.

22

Meksta Zee

Frédéric Beigbeder avait écrit : *L'amour dure trois ans*. Son constat final faisait du titre de son roman un simple slogan, mais nous aimions l'idée d'une séparation et, après trois années de bonheur, nous avions décidé de se dire « ex » malgré notre amour plus fort qu'au premier jour. La liberté et la prose que nous procuraient ce concept ridicule nourrissaient notre folie et faisaient s'embraser nos yeux.

Les yeux de Meksta Zee étaient comme des miroirs un jour de soleil. Il avait un regard couleur de désert empli de désirs désuets que nous consumions au présent. Je me voyais par ses yeux. Dans ses iris, une poésie muette résonnait sur un air de flamenco joué pour l'imaginaire. Mon muse était « celui qui voit », j'étais son artiste.

Même la nuit, toutes paupières fermées, je le voyais, le vouvoyais, je l'inventais et le mettais en scène. Il était mon cinéma, ma sinécure, ma dolce vita. Nous

aimions repousser les limites et vivions de l'art du temps…

Un soir d'extasy, devenu matin par inadvertance, par notre oubli du temps, le temps, justement, bascula.

Dans des jeux interdits par la biologie, entre deux orgasmes sentis, dans un élan de triste rêverie, restés inassouvis, nous nous adonnions à l'expression. À l'instant même où, gonflé de désir, j'allais signer de mes gènes son corps nu peint de couleurs éclatantes, je crus bon de me retenir un peu pour souligner au pinceau la beauté de ses yeux.

Tracée à l'huile sur son iris, mon arabesque était grotesque.

Je voulus l'effacer, mais j'effaçai son regard, aussi absent que le mien à ce moment-là, avec de la térébenthine.

Qui sait quel destin l'influença pour qu'il finisse entre mes doigts de peintre, sous mon pinceau de Don Juan, dans ma couche de scélérat, dans ma noirceur imposée ? Il a dû regretter amèrement notre rencontre.

Les remords sont vains, vous me direz, c'étaient nos petits jeux : sexe, drogue et Rock & Roll sur un air de création. Nous n'avons pas réagi à temps. Je l'ai

rendu aveugle par accident. Pourtant, passionnément éteint, ma propre vue dépérit. J'ai tué la beauté en voulant la créer. Je me déteste. Je mea culpa.

Je me suis demandé pourquoi j'avais arrêté de peindre. J'ai trouvé réponse en me regardant dans un miroir : j'avais les yeux étrangement vides. Par un étrange concours de circonstances, la vie avait enlevé la vue à Meksta et m'avait enlevé, à moi, cette lueur de vie dans le regard. Son handicap était devenu un poids dans une association trop longtemps définie par la recherche de la perfection visuelle et l'adulation de l'autre. Si l'amour dure trois ans, l'oubli de soi fait le reste de la route et parfois nous anéantit. On ne voit pas le piège.

Avant-hier, Meksta s'est enlevé la vie. Mon miroir s'est éteint pour de bon. Ma noirceur perdure, toutes paupières ouvertes. Je ne vois plus que mon ombre, et encore...

Vous me verrez certainement marcher demain sur la rue Saint-André avec une canne blanche.

Point d’honneur

Un auteur sait ponctuer quand, dans son discours,
même les faux amis sonnent vrais.

23

Le libraire

Il y a de ces gens qui aiment changer le monde, l'inventer. Il y a de ces gens pour qui le moindre détail est important et qui observent le monde avec un oeil différent pour en saisir un autre sens. Il y a de ces gens qui aiment agencer des lettres côte à côte sur des lignes pour faire chanter les mots, créer un rythme, une histoire. Il y a aussi de ces gens dont l'histoire est elle-même une histoire en soi... Le libraire en était.

Il travaillait chez *Livres en trop*, une bouquinerie usagée située à un demi-kilomètre de chez lui. Selon ses propres dires, il travaillait plutôt dans la forêt des livres où se dressait un arbre à romans.

C'est fou comme un présentoir vertical de romans roses, debout, seul, inadéquat et embarrassant, au bout d'une allée de livres de sciences peut marquer

un libraire. Une étrange discordance qui devient à la longue élément de décor vital à son champ visuel.

Travailler dans une librairie permettait bien des moments de solitude au libraire qui adorait écrire toute la journée en écoutant en boucle l'anthologie de Django Reinhardt.

Dans les périodes les moins achalandées de l'année, il écrivait des pages et des pages d'histoires.

Mais plus que tout, il adorait ce qu'il écrivait. Il aimait se surprendre lui-même à créer. Il adorait ce processus créatif qui était à chaque fois au rendez-vous : une énergie propre, renouvelable et *nouvellable.*

Le libraire écrivait de plus en plus, se plaisant dans ce rouage créatif, aimant s'auto inspirer comme une muse imbue d'elle-même qui serait devenue peintre pour mieux s'admirer en autoportrait.

Les semaines se comptèrent en symphonies de mots alignés qui le charmèrent complètement. Il écrivait dans la hâte de savoir ce qui allait arriver ensuite. Il ne souhaitait jamais atteindre la fin de ses récits, il créait l'attente. Chaque fois, il retardait l'écriture des dernières pages pour mieux savourer l'instant où les écrire lui dévoilerait enfin le dénouement que même lui n'attendait pas.

En novembre 2009, après avoir pondu des dizaines de nouvelles, il entreprit l'écriture de son premier roman, un délice littéraire pour son admirateur numéro un : lui-même.

Un scénario bien ficelé et une plume qui le faisait s'envoler. Il ne quitta presque plus son cahier, répondant aux clients sans trop d'enthousiasme pour revenir rapidement à son histoire. Les consommateurs se pointant à la boutique commencèrent à devenir encombrants et le libraire, pris dans son admiration pour sa propre personne, songea à prendre congé pour pouvoir s'auto satisfaire à tout moment quand il en aurait envie. Son patron refusa de lui accorder son chômage, prétextant une absence de candidats de qualité prêts à travailler dans sa bouquinerie.

Pour parvenir à ses fins, il imagina un plan qui allait lui permettre de prendre congé et de continuer à se complaire dans son rôle d'auteur-lecteur. Il organisa son propre kidnapping.

Il s'inventa un profil Twitter sous un nom fictif et se servit de cette page comme média pour prendre la parole au nom de ses supposés kidnappeurs. Il réussit rapidement à être en lien avec des gens des médias, son patron, quelques membres de sa famille et une partie de ses propres amis, préparant ainsi son coup d'éclat.

Après quelques semaines de préparatifs, il annonça sa disparition et prit soin de demander une rançon déraisonnable.

Craignant que quelqu'un ne découvre le stratagème en se rendant à son appartement, il se cacha dans un garage inutilisé, tout près de chez lui, sur la rue de Châteaubriand. Il s'amusa du lien entre le nom de la rue et son nouveau métier d'écrivain. La clandestinité de son acte lui fournit l'inspiration pour écrire, en plus de son roman, des nouvelles de plus en plus étranges, quoique parfaites à son oeil. Son admiration pour lui-même grandit dans un élan de narcissisme inquiétant. Il prit plaisir à se plaire encore plus. Il écrivait, se provoquait, s'inspirait, se commentait et se remettait à l'écriture sans s'arrêter, durant des jours.

Les pages noircies au stylo s'empilaient sur son bureau de fortune formé d'un immense tiroir en bois et de blocs de béton trouvés dans les recoins du garage, entre les bidons d'essence à moitié pleins et la vieille tondeuse rouge. L'ivresse provoquée par l'odeur de l'essence le confortait dans son expérience créative et les déboires de son patron, de sa famille et de ses amis tentant de trouver le ravisseur avec l'aide de la GRC lui étaient étrangers. Tous les médias scandaient son nom, mais lui n'entendait plus rien,

se nourrissant de quelques bouts de pain quand son estomac se tordait de douleur, et buvant du café pour éviter le sommeil. Il créait selon lui des chefs-d'oeuvre littéraires immortels.

L'immortalité, voilà un sujet qui lui plaisait. Sa dernière nouvelle en parlait justement. Inspirée par une vieille grenade trouvée dans le coffre à outils rouillé et éventré qui traînait près de la porte du garage, sous l'établi, elle racontait l'histoire d'un coureur de jupons, rendu eunuque par une grenade.

Jugeant qu'il était un auteur crédible et, dans son délire grandissant, voulant aussi être immortel, il décida qu'il avait assez écrit. Il rassembla la totalité de son œuvre, en fit des piles sur le tiroir en bois qui lui servait de bureau et y ajouta une lettre expliquant son intention.

Visant la célébrité instantanée, le libraire se rendit à l'établi, regarda son oeuvre et caressa longuement la grenade en souhaitant qu'elle ne soit pas désactivée.

Elle ne l'était pas.

C'était une grenade incendiaire qu'il dégoupilla.

Le garage ne résista pas très longtemps, rendu inflammable par toute l'essence qu'il contenait.

Dans la force des flammes, le locataire illégal du garage fut réduit en cendres et ses écrits le rejoignirent

dans la vie d'après. Des milliers de confettis orange illuminés volèrent dans la pièce en se consumant comme des milliers de phalènes qui se seraient embrasés sur une flamme trop brûlante.

Les pompiers arrivèrent trop tard.

On découvrit le lendemain les restes du libraire. Ce fut la fin de l'enquête sur sa disparition et aussi la fin de la déception, mêlée à un étrange soulagement, des amis et membres de la famille.

Cette histoire avait fait couler beaucoup d'encre, et elle en fit couler encore. On découvrit les détails de l'affaire et le nom du libraire courut sur toutes les lèvres. L'engouement fut grand, mais la soif de connaître l'oeuvre ne s'avéra jamais assouvie, le libraire n'ayant jamais publié quoi que ce soit.

On ne retrouva dans les décombres qu'une seule nouvelle intacte. Elle racontait étrangement l'histoire d'un libraire mégalomane.

Aux dieux, la faute !

Insidieux parla :
« Prenez et buvez-en tous... »

24

Le sage

Hakim était abstème depuis sa naissance. Philosophe et sage, il avait tôt fait d'éliminer Dieu de ses pensées et de se concentrer sur ceux, près de lui, qu'il aimait. Athée convaincu, il n'avait toutefois jamais été capable d'ingurgiter une goutte d'alcool, ni de manger un seul morceau de porc, observant, malgré lui, ces lois devenues obsolètes.

L'éducation et les principes de conservation des aliments ayant remplacé la peur en matière de contrôle de la santé, il ne craignait aucun dieu vengeur, mais sa musulmanie lui jouait encore des tours, son inconscient le guidait malgré lui.

À 85 ans, passant le réveillon sur un lit d'hôpital, Hakim revoyait toute sa vie. Sa jeunesse sur le bord de la Méditerranée, son départ pour le Canada, sa

rencontre avec Marguerite, la naissance de leurs enfants. Il se rappelait les nombreux noëls païens entouré de sa famille, toute la douceur dans leurs gestes et leurs regards quand ils étaient avinés et gais. Il était, dans ces moments-là, très heureux pour eux, mais ne comprenait pas leur état d'ivresse.

Abstème il était né, abstème il allait mourir. Il ne lui restait d'ailleurs pas très longtemps à vivre et Noël était bien triste pour lui et sa famille cette année-là. Quotidiennement, sa fille Grace lui faisait boire un verre de lait à la vanille avec un œuf battu pour lui donner de l'énergie. Le 25 décembre au matin, après avoir bu son lait de poule, il fut envahi par une paix immense, un soulagement dans tout son corps et dans son esprit. Un sentiment exaltant de béatitude...

Il souffla à sa famille un dernier : « Je vous aime » et s'endormit, avec au visage le plus beau sourire de son existence.

Sa fille Grace lui avait offert, à quelques minutes de sa mort, le paradis sur Terre, amoureusement, en ajoutant une once d'alcool fort à son lait vanillé.

Douce hypocondrie

Je souffre de delirium très mince et de folie curieuse.

25

Un si beau petit rien tout neuf...

Valérien venait de s'acheter un beau petit rien tout neuf dans une boutique où l'on vend de tout et de rien. Le soleil draguait les piétons qui, souriants, flânaient sur les trottoirs frais lavés de leur petite ville bâtie sur rien, au beau milieu de nulle part. Dans les feuilles, une brise soufflait aux habitants un air de rien.

Valérien ne prenait aucune chance et ne se découvrait pas d'un fil, été hâtif ou pas. Avec sa main droite, il tenait son chapeau, dans l'autre, il gardait son petit rien tout neuf à l'abri du vent chaud qui risquait de le faire s'envoler.

« C'est vraiment fou, ce que ce temps pourrait me faire perdre... », pensa-t-il.

Il s'arrêta tout de même au parc, attiré par un attroupement spontané. Des gens, réunis autour d'un point, semblaient fascinés. Valérien se faufila adroitement, lançant au passage des regards par-dessus les épaules.

Arrivé en première rangée, il espéra enfin découvrir la cause du rassemblement.

Il ne vit rien.

Il demanda à son voisin :

— Qu'est-ce qui se passe, dites-moi ?

— Mais rien du tout.

— Pourquoi regardez-vous tous vers le même point, l'air ébahi ?

— Vous ne voyez rien ?

— Non.

— Bien voilà, il n'y a rien à voir.

— Pourquoi rester ainsi, puisque vous ne regardez rien ?

— Ça n'a rien à voir.

— Mais qu'est-ce que vous faites alors ?

— Rien. Ça se voit, non ?

Valérien le remercia et s'éclipsa lentement en évitant les regards, persuadé qu'il avait affaire à quelques fous, sortis d'un conte surréaliste où rien n'arrivait.

Il ouvrit sa main, contempla son achat, et fut rassuré par la beauté que pouvait contenir un simple petit rien. Rien de mal ne pouvait lui arriver en ce jour si radieux. Il décida d'ajouter au plaisir en s'achetant des fleurs pour égayer sa demeure. Il entra chez la fleuriste, prit un bouquet de tournesols et s'avança vers la caisse.

— Ils coûtent combien ?

— Rien.

— Je vous dois quelque chose quand même...

— Je ne vous connais pas, vous ne me connaissez pas, on ne se doit rien.

— Mais vous vivez de quoi alors ?

— De fleurs et d'eau fraîche.

— De rien, finalement ?

— Rien d'autre, effectivement.

— Et mes tournesols ?

— Oh ! Mais de rien ! Ça m'a fait plaisir de vous les offrir ! Vous repasserez me voir si jamais vous n'avez rien à faire.

Valérien la remercia et sortit de la boutique avec un sourire de conquérant que rien n'aurait pu lui effacer. Oubliant son chapeau, il se pavana avec dans sa main droite son bouquet et dans la gauche, son petit rien tout neuf.

Il fila jusqu'à son immeuble et croisa sa concierge dans les escaliers.

— M'sieur Valérien ! Que v'là un beau bouquet ! Mais qu'est-ce que vous serrez dans vot' poing ?

— Rien.

— C'étions précieux ?

— Ça ne vaut presque rien.

— J'pouvions voir ?

— Mais rien ne vous en empêche, regardez…

Il ouvrit la main.

— Y'avions rien dans vot' main m'sieur Valérien ! dit-elle, claquant sa paume contre celle de Valérien, tout en riant aux éclats...

Vivre ou mourir ?

Pour un moins que rien,
retourner au néant n'est pas une tâche facile.

26

LA SPHÈRE

Je vous écris ces quelques lignes rapidement de mon ordinateur portable, tapi dans la salle de lavage de mon petit cottage de la rue Rose-de-Lima. Je doute que je puisse finir d'écrire ce récit, mais je suis prêt à partager ce que j'ai vu avec vous sur Facebook, sachant que vous aurez pu faire suivre cette note avant même que les hommes de notre cher dictateur ne m'aient trouvé.

Ce que je vais vous raconter n'est pas fiction. J'espère sincèrement que ma crédibilité ici ne sera pas mise en doute. À ceux qui liront ce texte : CECI N'EST PAS un poisson d'avril . Je vous lègue ma dernière nouvelle basée sur un fait véridique, souhaitant de tout coeur pouvoir la terminer. Je garde à vue l'option « SEND » pour que vous puissiez quand même tout connaître du projet « Euclid Dimensions » si le pire se produisait.

L'histoire (peut-être incomplète) dont j'ai été témoin et impliquant mon voisin Nelly doit circuler.

Les hommes de notre premier ministre pouvant forcer ma porte d'une minute à l'autre, je m'offre un fantasme d'auteur qui sera peut-être mon dernier : je vous raconte l'histoire de mon voisin à la manière d'un texte narratif. Probablement une oeuvre double posthume, car mes livres risquent d'être mis à l'index, insulte suprême de ce dictateur qui tue aussi notre culture.

À mon voisin, Nelly. Et à vous qui saurez reprendre votre pays.

LA SPHÈRE, par Edgar Strabéri

Comme tous les matins, Nelly promenait son chien juste avant d'aller travailler. Il passait souvent dans la ruelle devant les portes vitrées d'Edgar avec son labrador noir, mal élevé. Nelly le voulait mal élevé, ce qu'il considérait comme une marque d'affection envers ce pauvre animal qui avait en définitive très peu de liberté à l'exception de ces écarts de conduite qui le rendaient si vivant.

Ce matin-là, Edgar eut la surprise de sa vie quand, entre deux bouchées de céréales, il vit à la fois Nelly

être englouti soudainement par une immense sphère rouge, transparente, et son labrador prendre le large, encore attaché, traînant sa laisse avec lui.

Edgar s'étouffa avec son café arabica.

Nelly, prisonnier d'une immense sphère rouge ayant en tous points l'allure d'un immense oeil, n'avait senti qu'une légère pression sur le crâne en se retrouvant dans un environnement aveuglant aux couleurs de sang. Le sien lui glaça les veines. Il chercha la sortie, mais ne vit qu'un étranger captif avec lui dans cette bulle qui s'était durcie, ne laissant aucune chance de s'échapper.

— Merde ! Encore une expérience *gouverne mentale*, grogna l'étranger.

— T'es qui toé ? demanda Nelly, paniqué.

— Adel Aïd, reporter, et toi ?

— Nelly Pascal, webmaster. C'est quoi ce bordel ?

— Si je savais...

— Merde ! Mais on fait quoi ?

— On attend. Je n'ai aucune idée de ce qui peut se passer. Une fouille, une analyse, une implantation... Les joujoux de ce cher gouvernement ne cessent de se raffiner. Très payante, la vente du sable et de l'eau, ils s'amusent avec classe dans leur cour de récréation.

— Quoi ? T'as l'air de prendre la chose comme étant anodine ! T'es avec eux, c'est ça ? C'est un test ?

— Non, non, relaxe, tu verras.

— QUOI ? Comment ça, relaxe, tu verras ? C'est pas la première fois que ça t'arrive ?

— Non, l'an passé : implantation d'une puce GPS. Je suis journaliste.

— Merde, mais qu'est-ce qu'ils me veulent ?

— T'es relié au domaine de l'Internet et je suis journaliste, ils veulent peut-être dresser un profil psychologique pour savoir si nous pourrions être des agents rebelles ou des pirates de l'information. T'aurais pas déjà commenté sur mon blogue ?

— T'étais pas dans la ruelle tout à l'heure, je ne t'ai pas vu ! Et non, je ne commente pas sur les blogues !

— C'est vrai ce que tu dis, maintenant que j'y pense, moi non plus je ne t'ai pas vu.

— Merde ! Cette maudite boule est pas si grande que ça ! Comment ils ont fait ? Mais merde !

— J'avoue que là, je trouve ça étrange. Mais il faut attendre, il n'y a pas d'autre solution, mon cher ami...

— Bravo ! On attend quoi ?

— Ils vont annoncer le nom du « projet » et débuter. T'as rien à te reprocher ?

— Non, vraiment pas.

— Alors relaxe un peu Nel...

L'étranger n'avait pas terminé sa phrase qu'un déclic se fit entendre, puis une voix qui ne venait d'aucun haut-parleur cria :

— PROJECT EUCLID DIMENSIONS ACTIVATED !

— Ouch ! Merde, mes tympans ! Pas besoin d'alerter tout le voisinage !

— Eh oui ! Que de transparence, cette loi qui oblige à annoncer le nom du projet aux participants, mais qui est presque inaudible de l'extérieur. Quelques restes méprisables de « politicaly correct ».

— Les cons ! On fait quoi maintenant ?

— Je te l'ai dit, on attend.

— Évidemment, toi, tu sais à peu près à quoi t'attendre et tu fais le gars cool ! Je m'excuse, mais moi, j'avoue que je suis énervé et tu es dans ma bulle, si je peux oser l'expression !

— Je te fais remarquer que tu es aussi dans ma bulle. Essaie de te contenir, il ne peut rien arriver de pire qu'une implantation de puce et ça ne fait pas plus mal qu'un vaccin.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que t'en sais, monsieur Du Connaisseur ? Môsieur notre premier ministre a peut-être envie d'une nouvelle expérience !

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Il va falloir qu'on s'entende pour quelques minutes, le temps que la sphère ne disparaisse, tu es captif, moi aussi, et visiblement, nos personnalités ne semblent pas cohabiter.

— T'as remarqué ? Enfin, moi qui te croyais lent...

— Très acerbe, monsieur Pascal. Pour un homme qui s'inquiète de ce que le gouvernement pourrait lui faire subir, tu ne te gênes pas toi-même pour faire subir.

— Tu ne te gênes pas toi non plus pour me critiquer ouvertement depuis tout à l'heure ! Monsieur Aïd-je-jette-la-première-pierre !

— S'il y avait une pierre présentement dans cette sphère, je considérerais l'option comme étant potentiellement envisageable.

— Et c'est moi qui devais me contenir ?

— Il aurait fallu y penser avant, Monsieur petit-prince-despote-outré-qu'on-envahisse-sa-bulle.

— N'importe qui d'autre aurait été plus agréable que toi à côtoyer, sainte-nitouche racoleuse.

— Très belles références culturelles !

— Tiens, un bec pointu qui veut picocher ! Picoche donc cette maudite bulle si t'es si fin que ça, peut-être qu'elle va péter !

— Ça donne le goût d'essayer, si ça pouvait m'éviter ce genre de conversation insipide.

Nelly avança vers Adel, le prit par les cheveux en lui poussant le dos et lui appuya le nez sur la paroi rouge de la sphère.

— Tiens ! Picoche en attendant ! J'ai quelque chose ici qui va t'aider à percer cette belle boule rouge.

Nelly sortit un x-acto de sa veste et, sous la gorge d'Adel, coula une ligne qui aurait pu avoir la même transparence et la même couleur que la baudruche rouge qui les emprisonnait.

Dans la seconde qui suivit, cette même voix qui ne venait d'aucun haut-parleur cria :

— WARNING ! PSYCHOLOGICAL ANALYSIS FAILED ! PLEASE EVACUATE THE AREA ! END OF THE PROJECT EUCLID DIMENSIONS !

FIN

Voilà. Dieu merci, j'ai eu le temps de terminer mon récit. Je suis, je l'ai vérifié, le seul témoin de la seule expérience mentale gouvernementale ayant mal tourné et s'étant soldée par un suicide. Mon voisin Nelly, seul dans sa sphère, s'est enlevé la vie devant mes yeux avec son x-acto. Il n'y a jamais eu deux personnes dans cette sphère, mais je l'ai vu affronter ses démons et dialoguer seul.

Une rencontre mortelle avec lui-même.

Le nouveau ministère de l'Intérieur, responsable de l'unité du peuple, a sûrement recommandé de m'éliminer à mon tour, puisque je suis la seule preuve vivante que ces analyses psychologiques utilisent maintenant des méthodes trop avancées, qui plongent...

... S(END)

Enter

... Enter.

Épile-ogre

Voilà un travail de moine.

27

Épilogue

Si je faisais mine de rien, je n'écrirais jamais.